

Y7634.001
THEATRE
l'Avant-Scène
NUMERO 245
BIMENSUEL
15 JUIN 1961
au sommaire
(Textes intégraux)
LES NUITS BLANCHES
F. Dostoïevski - G. Sandier
SAMMY
Ken Hughes - Pol Quentin


Thérèse
le
Prat

Théâtre de Lutèce
(Direction Lucie Germain)

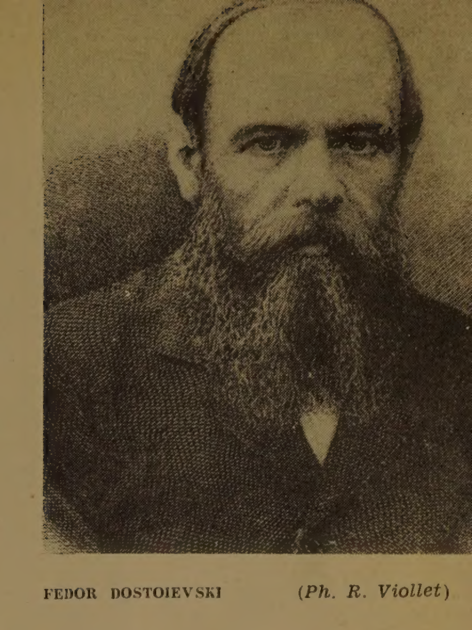
Pièce de Fédor Dostoïevski

Adaptation scénique de Gil Sandier

Mise en scène de Nicole Kessel

Décors et costumes d'André Acquart

LES NUITS BLANCHES



FEDOR DOSTOIEVSKI (*Ph. R. Viollet*)

Distribution

Nastenka	Nicole Kessel
Le rêveur	Jean Martin

Ci-contre :
Nicole Kessel dans le rôle de NASTENKA : « Pourquoi n'est-il pas vous, je vous préférerais, mais c'est lui que j'aime... »
(Portrait Thérèse Le Prat.)

GIL SANDIER

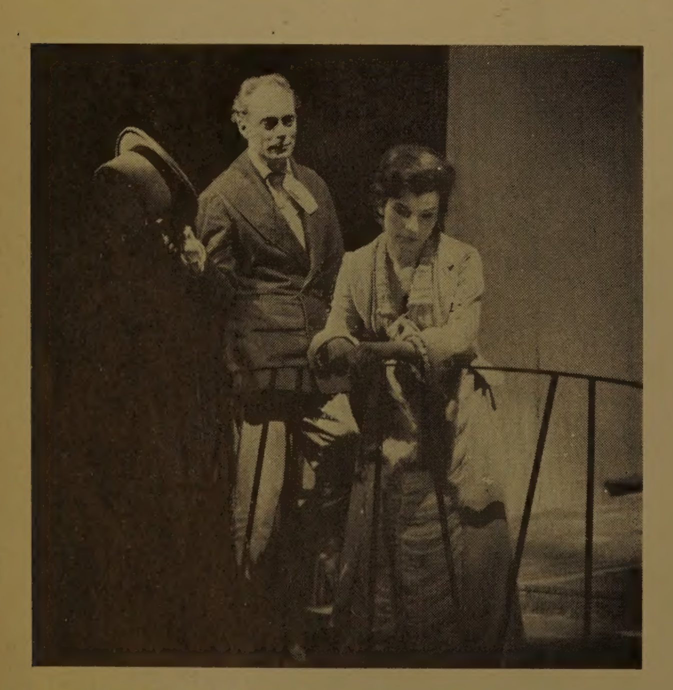


« Les Nuits blanches » a été représentée le 21 mars 1961, au Théâtre de Lutèce, dans le cadre des séances du « Théâtre-Club » et poursuivie en spectacle normal.

LES NUITS



Lui : Me connaissez-vous davantage, maintenant ?



Lui : Prenez mon bras, il n'osera plus vous aborder.



Lui : Il y a, Nastenka, mon amie, une heure de la journée que j'aime beaucoup.

BLANCHES



ELLE : Ne pleurez donc pas.. Allons, levez-vous !

ELLE : Je l'aime, mais ça passera.

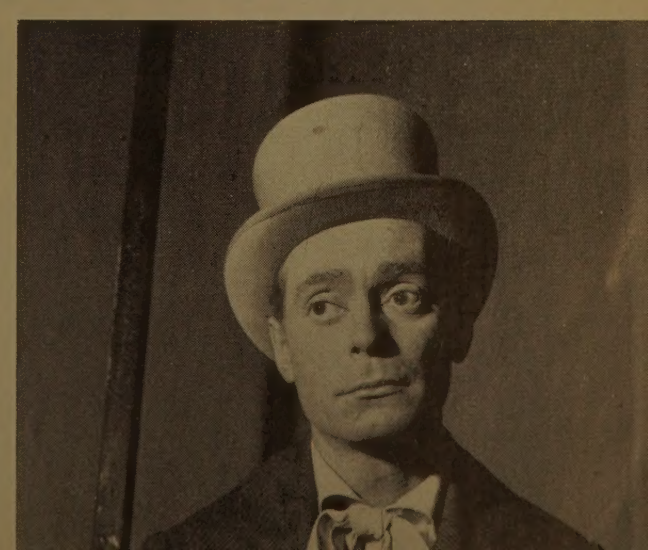




ELLE : Savez-vous pourquoi je suis si joyeuse de vous voir aujourd'hui ?

LUI : Mon Dieu, tout un instant de bonheur, n'est-ce pas assez pour toute une vie :

(Photos Bernand.)



SANS AVOIR FAIT DU THÉATRE FILMÉ AVEC « NUITS BLANCHES » (QUI OBTINT A L'ÉPOQUE LE LION D'ARGENT A LA BIENNALE DE VENISE EN 1957), LUCHINO VISCONTI A ADAPTÉ TRÈS LIBREMENT ET... TRÈS FIDÈLEMENT DOSTOIEVSKI « EN INTÉRIEURS »... A TOUS LES SENS DU MOT. LES CINÉPHILES, COMME LES DOSTOIEVSKIENS, NE L'OUBLIERONT PAS. SUR NOS PHOTOS : MARIA SCHELL AVEC JEAN MARAIS (EN HAUT) ET MARCELLO MASTROIANNI (EN BAS)

(*Photos Rank Organisation.*)

Nina Gourfinkel

"LES NUITS BLANCHES", de Dostoïevski

De tous les grands romanciers du XIXe siècle, Dostoïevski est sans doute le plus proche de nous. Le premier il a surpris l'homme moderne dans ses déchirements et ses contradictions. Il a devancé son époque au point que son influence n'a commencé à s'exercer en profondeur que trente ou quarante ans après sa mort, en 1881. Gide, Proust, Kafka, Joyce, Camus sont impensables sans Dostoïevski, et le roman d'aujourd'hui, même lorsqu'il se dit « a-littéraire », continue de s'inspirer de la sensibilité d'écorché et de la facture savamment désarticulée de l'auteur des *Possédés*.

Cependant, cette œuvre tourmentée comporte quelques éclaircies. Avant de devenir « un espion du cœur humain », impitoyable chroniqueur de ses errements, sublimes ou honteux, Dostoïevski fut « un affreux rêveur ». Dans ses jeunes années, il paya un large tribut au romantisme idéaliste. Schiller, George Sand, Walter Scott, Hugo, furent ses dieux et, tout en explorant avec une âpreté inexorable la condition spirituelle, matérielle et physique de l'homme moderne, Dostoïevski ne renia jamais la foi de sa jeunesse en la pureté foncière de l'âme humaine.

Ce double courant se fit jour dès son entrée dans les lettres. Il écrivit en même temps ses deux premières nouvelles, publiées en 1846 : *Pauvres Gens* et *Le Double*. La première raconte de façon émouvante la pitoyable histoire d'êtres « humiliés et offensés » qui s'inclinent devant le destin ; la seconde est une cruelle analyse de la révolte impuissante d'un de ces « offensés », qui sombre dans la folie.

Tandis que, les trois années suivantes, la veine ironique et féroce du jeune auteur s'exhale dans une série de brefs récits, son indéracinable idéalisme affleure dans une œuvre toute de tristesse et de tendresse : *Les Nuits blanches*, avec son double sous-titre schillérien : *Roman sentimental* (*souvenirs d'un rêveur*).

Le décor — Saint-Pétersbourg — est aussi le héros principal des *Nuits blanches*. Ouvrant les voies à la poésie urbaniste, Dostoïevski fut un des premiers chantres des « villes tentaculaires ». En même temps que Baudelaire découvrait « les plis sinueux des vieilles capitales où tout, même l'horreur, tourne aux enchantement », Dostoïevski fixait le double visage de Pétersbourg, majestueuse cité impériale que l'inexorable génie de Pierre le Grand fit surgir du marais finlandais. Cette splendeur exigea d'immenses sacrifices en vies humaines, et un charme maléfique souffle à travers le revêtement de granit et de marbre.

Pétersbourg apparaît dans l'œuvre de Dostoïevski comme une ville-pieuvre, funeste aux petits et aux pauvres, avec ses taudis infects, ses impasses tortueuses, ses rues meurtrières. Mais dans *les Nuits blanches*, il en saisit un autre aspect, un aspect de ville-fantôme, dans la luminescence fallacieuse de ses nuits de printemps nordique, avec ses contours sans ombre, dématérialisés. Le poète-narrateur raconte la mélancolique et prenante histoire de ses rêveries de promeneur solitaire à travers les ruelles et le long des canaux. Dans le déroutant éclairage des nuits blanches, il rencontre une jeune fille et en tombe amoureux. Il essaie de lui ouvrir la porte des songes :

« *Peut-être ignorez-vous, Nastenka, qu'il existe à Pétersbourg des coins étranges. Le soleil qui luit pour tous les Pétersbourgeois ne semble jamais y pénétrer. C'est un autre soleil qui s'y coule, un soleil à la lueur particulière, commandé tout exprès... Ces coins sont habités par des êtres bizarres — les rêveurs...* »

Schiller, Hoffmann, toutes les ombres romanesques de l'histoire de la littérature sont les compagnons inséparables du rêveur. Mais c'est en vain qu'il cherche à entraîner Nastenka dans son royaume enchanté. L'espiègle jeune fille est bien trop de ce monde. C'est en vain aussi qu'il se croit un moment aimé d'elle et qu'il espère, grâce à cet amour, rompre l'enchantement. Nastenka a juré fidélité à un autre, et lorsque cet autre réapparaît, c'est avec lui qu'elle part. Pourtant, elle aime bien son rêveur :

« *Savez-vous ce qui m'est venu à l'esprit*, lui dit-elle. *Je vous ai comparés tous les deux. Pourquoi lui n'est-il pas vous ? Pourquoi ne vous ressemble-t-il pas ? Vous êtes meilleur, mais c'est lui que j'aime.* »

Ainsi se terminent les nuits blanches par un matin maussade, dans la brume et la pluie. Il n'est pas permis au rêveur de franchir le seuil du monde des vivants.

LES NUITS BLANCHES

Le décor suggère les bords de la Néva, à Saint-Pétersbourg. Quelques passerelles, par où les deux personnages arrivent. Des panneaux verticaux de tissu d'un blanc grisâtre donnent la lumière, un peu insolite, de ces « nuits blanches » ; au milieu de la scène, un banc. A l'avant-scène, un petit balcon sur lequel les deux personnages se pencheront pour regarder, au-dessous d'eux, une lumière et des ombres qui bougent comme des reflets sur l'eau : la Néva.

PREMIERE NUIT

LUI, *écrivant.* La nuit était merveilleuse, une de ces nuits comme seule notre jeunesse en connut, cher lecteur. Un firmament si étoilé, si pur qu'en le regardant on se demandait involontairement : « Peut-il vraiment exister des êtres méchants sous un si beau ciel ? » Et cette pensée est encore une pensée de jeunesse, de la plus naïve jeunesse, mais puissions nous avoir le cœur encore longtemps jeune de cette façon !

Depuis trois jours, je vivais dans une angoisse inexplicable, je me sentais seul. Cette sensation m'étonnait, car depuis huit ans que je vis à Pétersbourg, j'ai toujours vécu seul et sans ami. Mais qu'est-ce qu'un ami ? Mon ami à moi, c'est Pétersbourg tout entier. Et ce matin, j'ai compris brusquement. Tout Pétersbourg était parti à la campagne.

Je m'effrayais à l'idée d'être abandonné.

(*Musique.*)

Mais la soirée fut plus heureuse. J'avais erré longtemps en dehors de la ville de sorte que je m'étais perdu quand j'aperçus les fortifications. Je n'éprouvai plus aucune fatigue, je me crus tout à coup transporté en Italie tant la nature m'enchantait. (*Cloches. On entend sonner dix heures.*)

La route longeait le canal. C'est un endroit désert à cette heure. Mais ce soir-là me réservait une aventure.

(*Le rideau s'ouvre sur le décor. A l'écart, accoudée au parapet du canal, on distingue une silhouette de femme.*)

Elle est sûrement brune, pensais-je.

(*Il passe. La jeune femme ne bouge pas. Il s'arrête.*) Elle doit être préoccupée.

(*On entend la jeune femme sangloter, il se retourne, va vers elle, s'apprête à lui parler. La jeune fille se retourne et glisse en coulisse, le jeune homme reste seul en regardant dans la direction de la jeune fille. On entend un bruit de pas d'hommes et une voix d'ivrogne qui interpelle la jeune fille. Les pas se précipitent, la jeune fille crie. Le jeune homme bondit en coulisse, chasse l'ivrogne et revient derrière elle, près du parapet. On entend l'ivrogne qui s'éloigne.*)

Prenez mon bras, il n'osera plus vous aborder.

(*Ils se regardent, elle lui prend le bras.*)

Vous voyez ? Pourquoi m'avez-vous repoussé tout à l'heure ? Si j'avais été là, rien ne serait arrivé.

ELLE. Mais je ne vous connaissais pas, je croyais que vous aussi...

LUI. Me connaissez-vous davantage maintenant ?

ELLE. Un peu... Par exemple vous tremblez. Pensez-vous que je ne sache pourquoi ?

LUI, *enthousiaste.* Oh ! vous avez deviné du premier coup. Oui, vous avez deviné à qui vous aviez affaire. C'est vrai je suis timide avec les femmes. Je suis même plus ému maintenant que vous ne l'étiez vous..., quand ce monsieur vous a abordé. C'est comme si je rêvais... Non, c'est plus qu'un rêve, car jamais, même en rêve, je n'aurais osé imaginer que je m'adressais réellement à une femme.

ELLE. Que dites-vous ? Vraiment ?

LUI. Oui, si mon bras tremble, c'est que jamais encore une aussi jolie petite main ne s'y est appuyée. J'ai tout à fait perdu l'habitude des femmes. C'est-à-dire que je ne l'ai jamais eue. J'ai trop vécu seul. Aussi je ne sais pas leur parler. Peut-être bien vous ai-je dit quelque sottise ? Parlez franchement vous le pouvez. Je ne suis pas susceptible.

ELLE. Vous n'avez pas dit de sottise, pas du tout, au contraire et puisque vous voulez que je vous parle franchement, je vous dirai qu'une telle timidité plaît aux femmes, et, si vous voulez tout savoir, je vous dirai encore qu'elle me plaît particulièrement. Aussi, je vous permets de m'accompagner jusqu'à ma porte.

LUI. Mais vous m'en direz tant que je cesserai d'être timide et alors, adieu tous mes avantages.

ELLE. Des avantages ? Quel avantages ? Pour quoi faire ? Voilà qui n'est pas bien.

LUI. Je vous demande pardon. Je ne recommencerai plus, le mot m'a échappé, mais comment voulez-vous que, dans un moment pareil, on n'ait pas le désir de...

ELLE. Plaire, n'est-ce pas ?

LUI. Eh bien oui !... Oh ! je vous en prie, pour l'amour de Dieu, soyez bonne, oui, soyez bonne. Jugez un peu qui je suis. J'ai déjà 26 ans et personne ne m'a encore aimé. Comment donc pourrai-je parler adroitement et à propos ? Pourtant il faut que je parle, j'ai envie de tout vous dire à vous. Quand mon cœur parle, je ne sais pas me taire. Mais le croiriez-vous ? Pas une seule femme, jamais, jamais, et pas un ami ; et tous les jours je rêve que, enfin, je vais rencontrer quelqu'un. Je rêve... Si vous saviez combien de fois j'ai été amoureux de cette façon.

ELLE. Mais comment ? De qui ?

LUI. De personne, de l'idéal, de figures de femmes aperçues en rêve. Mes rêves sont des romans entiers. Oh ! vous ne me connaissez pas... Il est vrai que j'ai rencontré deux ou trois femmes (on ne peut pas vivre sans cela) mais quelles femmes. Ah ! l'éternel pot-au-feu. Je vais vous faire rire, mais j'ai plusieurs fois fait le rêve que je m'adressais dans la rue à une dame du plus grand monde. Oui, dans la rue tout simplement. La dame était seule (naturellement) et moi je lui parlais respectueusement, timidement, passionnément, je lui disais que je me perds dans la solitude, qu'aucune femme ne m'aime, qu'il ne faut pas me renvoyer, que c'est le devoir même de la femme de ne pas repousser la prière d'un malheureux, que je lui demande tout au plus deux paroles de sœur un ou deux mots de sympathie, qu'elle doit m'écouter, qu'elle ne doit, qu'elle peut rire de moi tant qu'il lui plaît, mais qu'il faut qu'elle m'écoute, qu'elle me rende l'espérance que j'ai perdue... Deux mots, deux mots seulement, quitte après cela à ne la revoir plus jamais... Mais vous riez. Du reste ce que je dis est en effet assez drôle.

ELLE. Ne vous fâchez pas. Ce qui me fait rire, c'est que vous êtes votre propre ennemi. Si vous essayiez, vous réussiriez peut-être, même si la scène se passait

dans la rue. Plus c'est simple, plus c'est sûr. Pas une femme de cœur, pourvu qu'elle ne fût ni sotte, ni de mauvaise humeur, n'oserait vous refuser les deux paroles que vous implorez. Pourtant, qui sait ? Peut-être vous prendrait-on pour un fou. J'ai jugé d'après moi, mais je sais bien comment vivent les gens sur la terre.

LUI. Oh ! je vous remercie. Vous ne pouvez comprendre le bien que vous venez de me faire.

ELLE. Bon, bon, mais dites-moi à quoi avez-vous vu que je suis une femme avec laquelle... Eh bien ! une femme digne..., digne d'amitié et d'attention. En un mot pas... pot-au-feu comme vous dites ? Pourquoi vous êtes-vous décidé à vous approcher de moi ?

LUI. Pourquoi ? Mais vous... étiez seule ; ce monsieur très entreprenant. Il faisait nuit, convenez que c'était mon devoir...

ELLE. Mais non, auparavant déjà, là de l'autre côté, vous vouliez m'aborder.

LUI. Là de l'autre côté ? Mais vraiment je ne sais comment vous répondre, je crains de... Voyez-vous je me sentais très heureux aujourd'hui. La marche, les chansons que je me suis rappelées, la campagne... Jamais je ne me suis senti si bien. Voyez... cela m'a semblé..., pardonnez-moi si je vous le rappelle, j'ai cru vous entendre pleurer et moi... je n'ai pu supporter cela, mon cœur s'est serré. Oh ! mon Dieu étais-je si coupable d'avoir pour vous une pitié fraternelle... (Oh pardon ! pitié ce n'est pas le mot) pourrais-je vous offenser en m'approchant de vous malgré moi ?

ELLE. Taisez-vous ! (*Baissant les yeux et lui serrant la main.*) J'ai eu tort de parler de cela ; mais je suis contente de ne pas m'être trompée sur vous. Eh bien ! me voici chez moi. Il faut traverser cette petite ruelle et il n'y a plus que deux pas... Adieu, merci.

LUI. Alors c'est fini, nous ne nous verrons plus jamais ?

ELLE. Voyez-vous vous ne vouliez d'abord que deux mots, et maintenant... Du reste nous nous reverrons peut-être.

LUI. Je viendrai ici demain... Oh pardon ! je suis déjà exigeant.

ELLE. Oui, vous n'avez pas de patience, vous ordonnez presque.

LUI. Ecoutez-moi, pardonnez-moi de parler encore, je ne puis pas ne pas venir ici demain. Je suis un rêveur, j'ai si peu de vie réelle, j'ai si peu de moments comme celui-ci, que je ne puis pas ne pas vouloir les revivre en rêve. Je rêverai de vous toute la nuit, toute la semaine, toute l'année. Je viendrai ici demain, sûrement, précisément ici, demain, à la même heure et je serai heureux de m'en souvenir la veille. Désormais cette place m'est chère. J'ai deux ou trois endroits pareils dans Pétersbourg. Dans l'un d'eux j'ai pleuré d'un souvenir. Qui sait ? Il y a dix minutes, vous aussi vous pleuriez peut-être pour quelque souvenir. Je m'oublie encore, mais peut-être un jour avez-vous été aussi particulièrement heureuse ici ?

ELLE. Je viendrai peut-être aussi demain à dix heures. Je vois que je ne peux plus vous le défendre... Mais il ne faut pas venir ici. Ne pensez pas que je vous fixe un rendez-vous, je prévois seulement que j'aurai à venir ici pour mes affaires, mais... eh bien ! franchement je ne serai pas fâchée que vous y veniez aussi. D'abord je puis avoir encore des désagréments comme aujourd'hui ; mais laissons cela... en un mot je voudrais tout simplement vous voir... pour vous dire deux mots. N'allez pas me juger mal pour cela. Ne pensez pas que je donne si facilement des rendez-vous. Je ne vous aurais pas dit tout cela si..., mais que cela reste un secret, c'est la condition...

LUI. Un secret ! Parlez dites, je consens à tout, je réponds de moi, je serai obéissant, respectueux, vous me connaissez.

ELLE. C'est précisément parce que je vous connais que je vous invite demain, mais vous, prenez garde à cette autre condition, tout à fait capitale (je vais vous parler franchement). Ne devenez pas amoureux de moi, cela ne se peut pas, je vous assure, l'amitié je veux bien, voici ma main, mais pour l'amour, non, je vous en prie.

LUI. Je vous jure...

ELLE. Ne jurez pas, vous êtes inflammable comme la poudre... ne m'en veuillez pas pour vous avoir dit cela, si vous saviez. Moi non plus je n'ai personne à qui faire une confidence, demander un conseil ; vous, vous êtes une exception. Il me semble que je vous connais comme si nous étions des amis de vingt ans... N'est-ce pas que vous ne me trahirez pas ?

LUI. Vous verrez. Mais comment vivre encore toute cette longue journée.

ELLE. Dormez bien, bonne nuit, et rappelez-vous que déjà vous avez ma confiance. Dites, on n'a pas à rendre compte de tous ses sentiments, même d'une sympathie fraternelle. C'est vous qui m'avez dit cela, et vous l'avez si bien dit que la pensée m'est venue de me confier à vous et de vous dire...

LUI. Quoi, mon Dieu, dire quoi ?

ELLE. A demain. Que cela reste un secret jusqu'à demain. Cela vaudra mieux pour vous, cela ressemblera mieux à un roman. Peut-être demain vous dirais-je tout et peut-être rien. Je veux d'abord causer avec vous, vous mieux connaître.

LUI, *avec décision.* Moi, je vous raconterai demain toute mon histoire. Mais quoi donc, quelque chose de merveilleux se passe en moi. Où suis-je donc ? Mon Dieu, eh bien ! n'êtes-vous pas contente de ne pas m'avoir repoussé dès le premier mot ? En deux minutes vous m'avez rendu heureux pour toute la vie, oui, heureux. Vous m'avez réconcilié avec moi-même. Vous avez peut-être éclairci tous mes doutes. S'il me revient des instants semblables, je vous dirai tout demain, vous saurez tout, tout.

ELLE. Alors, c'est vous qui commencez ?

LUI. Entendu.

ELLE. Au revoir.

LUI. Au revoir.

DEUXIEME NUIT

ELLE. Eh bien ! Vous voyez que vous vivez encore. (*Riant et lui serrant les main.*)

LUI. Voici deux heures que je suis ici. Vous ne savez pas comment j'ai passé cette journée ?

ELLE. Oui, oui, je le sais... Mais savez-vous pourquoi je suis venue ? Ce n'est pas pour bavarder comme hier. Désormais il faut agir plus intelligemment.

LUI. En quoi donc plus intelligemment ? Je ferai ce que vous voudrez, mais je vous jure que de ma vie il ne m'est rien arrivé de plus intelligent.

ELLE. C'est possible. Mais d'abord je vous prie de ne pas me serrer si fort les mains ; ensuite... Ensuite, j'ai beaucoup pensé à vous aujourd'hui.

LUI. Et comment cela a-t-il fini ?

ELLE. Fini ? Ça n'a pas encore commencé. En conclusion ? Il faut tout reprendre dès le début. J'ai décidé que je ne vous connais pas encore, que j'ai agi hier comme un enfant, et il va sans dire que j'ai fini par accuser mon bon cœur, que je me suis louée moi-même, comme il arrive toujours quand nous commençons à nous analyser, de sorte que, pour réparer ma faute, je veux prendre sur vous les renseignements les plus minutieux. Mais comme je

ne puis m'adresser à un autre que vous-même, eh bien, quel homme êtes-vous ? Racontez-moi votre histoire.

LUI, *terrifié.* Mon histoire. Qui vous a dit que j'avais une histoire ? Je n'ai pas d'histoire.

ELLE. Mais vous me la promettiez hier. Et puis on a tous une histoire. Vous avez vécu sans histoire ? Comment avez-vous fait ?

LUI. Absolument sans la moindre histoire. Comme ça j'ai vécu sur moi-même. Seul. Seul tout à fait. Comprenez-vous ce que signifie ce mot ?

ELLE. Comment seul. Vous n'avez jamais vu personne ?

LUI. Beaucoup de monde justement. Toujours seul.

ELLE. Alors vous ne parlez à personne ?

LUI. Rigoureusement à personne.

ELLE. Mais quel homme ! Expliquez-vous ! Attendez, je devine, vous avez probablement une grand-mère, une babouchka comme la mienne, elle est aveugle et jusqu'à ces derniers temps elle ne me laissait pas sortir. J'en désapprenais à parler. Il y a deux ans, j'étais en train de faire des étourderies, et alors elle épingla ma robe à la sienne, et vous voyez mes journées... Elle tricote des bas quoique aveugle, et moi je lui fais la lecture à haute voix. Je suis restée près de deux ans comme ça.

LUI. Ah ! mon Dieu quel malheur ! Mais non je n'ai pas de babouchka.

ELLE. Et si vous n'en avez pas, pourquoi donc restez-vous chez vous ?

LUI. Ecoutez, vous voulez savoir qui je suis ?

ELLE. C'est ce que je vous demande.

LUI. Dans le véritable sens du mot ?

ELLE. Dans le véritable sens du mot. Je vous le demande.

LUI. Eh bien ! voilà, je suis un type.

ELLE. Un type. Quel type ? (*En riant comme si elle n'en avait pas eu l'occasion depuis deux ans.*) Mais vous êtes très amusant. Tenez voici un banc, asseyons-nous. Personne ne passe, personne ne nous entendra. Commencez votre histoire, car vous me trompez. Vous avez une histoire. D'abord qu'est-ce que c'est qu'un type ?

LUI, *gagné par son rire d'enfant.* Un type ? Un type, c'est un original, c'est un homme bizarre, un caractère. Ecoutez. Savez-vous ce que c'est qu'un rêveur ?

ELLE. Un rêveur ? Permettez, je suis moi-même « un rêveur ». Que de choses il me passait par la tête pendant les longues journées près de ma babouchka. Ils allaient loin mes rêves. Une fois j'ai rêvé que j'épousais un prince chinois. C'est quelquefois bon de rêver...

LUI. Magnifique. Ah ! si vous êtes une femme à épouser un prince chinois, vous me comprenez très bien... Mais permettez, je ne sais pas encore votre nom.

ELLE. Enfin vous y pensez donc ?

LUI. Ah ! mon Dieu, cela ne m'est pas venu, je me sentais si bien.

ELLE. On m'appelle Nastenka.

LUI. Et c'est tout ?

ELLE. C'est tout. N'est-ce pas assez pour vous ?

LUI. Oh ! beaucoup. Beaucoup au contraire. Nastenka...

ELLE. Alors ?

LUI. Alors, Nastenka, écoutez ma drôle d'histoire. (*Il s'assied près d'elle, prend une pose grave, pédante et commence comme s'il lisait dans un livre.*) Il y a, Nastenka, à Saint-Pétersbourg, vous l'ignorez peut-être des coins assez étranges. Le soleil qui brille pour tous les autres habitants de Pétersbourg ne pénètre pas dans ces endroits-là. Celui qui y pénètre, c'est un autre, un nouveau soleil fait exprès, et qui éclaire tout d'une autre lumiere, très spéciale. Dans ces coin-là, ma chère Nastenka, on mène une autre vie que la vôtre, une vie qui ne ressemble pas du tout à celle qui bouillonne autour de nous, une vie qui peut se passer dans un monde lointain, mais pas chez nous, ici, dans notre époque raisonnable. Cette vie, c'est un mélange de quelque chose de fantastique, d'idéal, de furieusement idéal, et en même temps — hélas ! Nastenka — de platement prosaïque, et ordinaire, pour ne pas dire d'invraisemblablement vulgaire.

ELLE. Seigneur Dieu, quelle préface ! Qu'est-ce que je vais apprendre ?

LUI. Vous apprendrez, Nastenka — il me semble que je ne me lasserai jamais de vous appeler Nastenka —, vous apprendrez que, dans ces coins, vivent des êtres étranges : les rêveurs. Le rêveur, s'il faut le définir, n'est pas un homme, c'est en quelque sorte un être neutre. Il gite la plupart du temps dans un coin inaccessible, comme s'il s'y cachait même de la lumière du jour, et il se replie chez lui comme un escargot dans sa coquille, ou plutôt il ressemble davantage encore à ce curieux animal qu'est la tortue. A votre idée, pourquoi aime-t-il tant ses quatre murs ? Qui de toute rigueur doivent être peints en vert, tristes et enfumés comme il n'est pas permis ? Pourquoi cet homme ridicule, si un de ses amis vient le voir, et il fait si bien qu'il finit par ne plus en avoir aucun, le reçoit-il avec tant d'embarras ? Comme s'il venait de commettre un crime ? Comme s'il fabriquait de la fausse monnaie, ou des vers qu'il va envoyer à un journal avec une lettre anonyme attestant que le poète est mort et qu'un de ses amis considère comme un devoir sacré de faire publier ses œuvres ? Dites-moi, Nastenka, pourquoi tous ceux qui ont été un jour chez notre rêveur, ne sont-ils jamais parvenus à engager une conversation ? Pourquoi ni rires ni plaisanteries ? Pourquoi enfin l'ami, dès cette première visite, d'ailleurs il n'y en aura pas deux, cet ami, une connaissance récente, s'embarrasse-t-il ? Se guinde-t-il tant, après ces premières boutades ? Il se trouble en voyant le visage défait du maître de logis qui finit lui-même par perdre tout à fait la face après des efforts énormes, mais vains pour animer la conversation ? Pourquoi enfin le visiteur se lève-t-il tout à coup se rappelant une affaire urgente, prend-il son chapeau après un salut gêné, et retire-t-il avec tant de peine sa main de l'étreinte chaude du maître de logis qui tâche de lui témoigner par cette étreinte silencieuse, un repentir inexplicable ? Pourquoi une fois dehors, l'ami rit-il aux éclats et se jure-t-il de ne jamais remettre les pieds chez cet homme étrange, un bon garçon pourtant, mais dont il ne peut s'empêcher de comparer la physionomie à la mine de ce malheureux petit chat fripé, tourmenté par les enfants, qui, tout à l'heure, était venu se blottir sous sa chaise, et dans l'ombre avec ses deux petites pattes avait longuement débarbouillé et lustré son petit museau et longtemps après, regardait avec ressentiment la nature et la vie...

ELLE, *l'interrompant, les yeux grands ouverts.* Voyons... Je ne sais la raison de rien de tout cela, ni pourquoi vous me faites des questions si étranges, mais sûrement tout cela a dû vous arriver mot pour mot.

LUI, *très sérieusement.* Sans doute.

ELLE. Alors continuez, je veux connaître la fin.

LUI. Vous voulez savoir, Nastenka, ce qu'est devenu notre petit chat sous sa chaise, ou plutôt ce que je suis devenu, puisque je suis le médiocre héros de ces aventures ? Vous voulez savoir pourquoi ma journée entière fut troublée par cette visite inattendue d'un ami, pourquoi je le reçus si mal, pourquoi je restai écrasé sous le poids de ma propre inhospitalité ?

ELLE. Mais oui, oui. C'est ce que je veux savoir, écoutez, vous racontez très bien, mais vous ne pourriez-vous pas raconter moins bien ? On dirait que vous lisez dans un livre.

LUI, *d'une voix grave et s'efforçant de ne pas rire.* Non, ma chère Nastenka, je sais que je conte très bien, mais excusez-moi, je ne puis conter autrement. Je ressemble, ma chère Nastenka, à cet esprit du tsar Salomon, qui avait passé mille ans dans une outre scellée de sept sceaux. A présent que nous nous sommes rencontrés de nouveau après une si longue séparation — car je vous connais depuis longtemps — et il y a longtemps que je vous cherchais, et notre rencontre était fatale — des milliers de soupapes se sont ouvertes dans ma tête — et il faut que je m'épanche en un torrent de mots. Autrement j'étoufferais ; je vous demande donc de ne plus m'interrompre, ma chère Nastenka, écoutez avec soumission et obéissance ou bien je me tais.

ELLE. Parlez je ne souffle plus mot.

LUI. Il y a, Nastenka mon amie, une heure de la journée que j'aime beaucoup. C'est cette heure où toutes les affaires finissent lorsque tout le monde se hâte de rentrer pour dîner, se reposer, et tout en marchant, cherche quelque réjouissance pour passer la soirée ou la nuit ou le temps de loisir qui lui reste. A cette heure-là, mon héros — car permettez-moi, Nastenka, de conter cela à la troisième personne —, à cette heure-là donc, mon héros qui n'est pas un oisif, est en route comme tout le monde, mais une étrange sensation de plaisir agite son visage pâle et fatigué. Il observe avec intérêt « l'aurore du soir » qui s'éteint lentement sur le ciel frais de Saint-Pétersbourg. Quand je dis observe, je mens, il n'observe pas, il aperçoit vaguement, comme un homme absorbé en lui-même par des choses beaucoup plus intéressantes. De sorte que c'est par moments seulement, et presque sans le vouloir, qu'il remarque ce qui se passe autour de lui. Il est content, car il en a fini jusqu'au lendemain avec les affaires ennuyeuses, content comme un écolier libéré de l'écoule et qui court à ses jeux préférés et à ses espiègleries. Regardez-le, Nastenka, vous ne serez pas longue à voir que la joie a déjà heureusement agi sur ses nerfs sensibles et son imagination maladivement excitée. Vous pensez peut-être qu'il songe à dîner ou bien à la soirée de la veille ? Que regarde-t-il ainsi ? N'est-ce pas ce monsieur qui vient de saluer artistiquement cette dame quand elle est passée auprès de lui dans cette voiture attelée de si beaux chevaux. Non, Nastenka, ce sont ces riens qui l'occupent. C'est un homme à présent riche de vie intérieure. Il est riche, vous dis-je, et les rayons d'adieu du soleil couchant n'ont pas brillé en vain pour lui. Ils ont provoqué dans son cœur tout un essaim de sensations. Maintenant il examine en détail la route, maintenant la « déesse Fantaisie » — avez-vous lu Joukovsky, ma chère Nastenka ? — a tissé déjà de ses mains merveilleuses sa toile dorée et commence à enchevêtrer les arabesques d'une vie fantasque et imaginaire. Elle a transporté notre héros dans le septième ciel, « le ciel de cristal », bien loin de cet excellent trottoir de granit qu'il foule chaque soir en rentrant chez lui. Essayez de l'arrêter, demandez-lui brusquement où il est, par quelles rues il est passé ? Il ne se souvient plus de rien, ni où il est allé, ni où il est, et en rougissant de dépit il vous fera quelque mensonge pour sauver les apparences. C'est pourquoi il a eu un si vif tressaillement et a failli s'écrier de frayeur, quand une honorable vieille femme l'a arrêté au milieu du trottoir en lui demandant sa route. Le visage assombri, il continue sa marche, remarquant à peine que plus d'un passant sourit en le regardant et se retourne pour le voir, et que les petites filles après s'être éloignées de lui avec terreur, reviennent sur leur pas pour examiner son sourire absorbé et ses gestes. Mais toujours la même fantaisie emporte son vol, la vieille femme, et les passants curieux, et les petites filles moqueuses. Elle entasse gaiement le tout dans son canevas comme les mouches dans une toile, et l'homme étrange rentre dans son terrier sans s'en apercevoir, dîne sans s'en apercevoir, et ne revient à lui que quand Matrena, sa bonne, dessert la table et apporte la pipe. L'heure se fait sombre, il se sent vide et triste, tout son royaume de rêve s'écroule sans bruit — sans laisser de trace... comme un royaume de rêve. Mais une sensation obscure se lève déjà en son être une sensation inconnue, un désir nouveau et voilà que s'assemble autour de lui tout un essaim de nouveaux fantômes. Et lui-même s'anime voilà qu'il bout comme l'eau dans la cafetière de la vieille Matrena. Il prend un livre sans but, l'ouvre au hasard, et le laisse tomber à la troisième page. Son imagination est surexcitée, un nouvel idéal de bonheur lui apparaît, en d'autres termes il a pris une nouvelle ration de ce poison raffiné qui recèle la cruelle ivresse de l'espérance. Qu'importe la vie réelle où tout est froid et morne ! Pauvre gens, pense le rêveur, que les gens réels. Ne vous étonnez pas qu'il ait cette pensée. Oh ! ne vous étonnez pas si vous pouviez voir les spectres magiques qui l'entourent, toutes les merveilleuses couleurs du tableau où se fige sa vie. Quelles aventures ! Quelle suite infinie de rêveries ! Mais à quoi rêve-t-il ? A tout. Au rôle du poète, d'abord méconnu et ensuite couvert de lauriers, à sa prédilection pour Hoffman, à la Saint-Barthélemy, à Cléopâtre et *i sui amenti*, à l'évocation des morts dans « Robert le Diable » — vous vous rappelez cette musique qui sent le cimetière —, à la petite maison dans la Kolomna à une chère petite âme qui pourrait être auprès de lui dans son petit réduit, durant toutes les longues soirées d'hiver, et qui l'écouterait attentive et douce, comme vous l'êtes, Nastenka... Non, Nastenka, qu'importe à ce voluptueux paresseux cette vie réelle, cette pitoyable pauvre vie dont il donnerait tous les jours pour une heure de ces heures fantastiques. Il y a aussi les mauvaises heures, mais en attendant qu'elles reviennent — car l'heure qui sonne est douce — il ne désire rien, il est audessus de tout désir, il peut tout, il est souverain, il est le propre créateur de sa vie, et la recrée à chaque instant de par sa propre volonté. Cela s'organise si facilement, un monde fantastique. Et qui sait si ce n'est pas un mirage ? C'est peut-être des deux mondes le plus réel. Pourquoi donc, dites Nastenka, pourquoi donc en ce moment les larmes jaillissent-elles des yeux de cet homme que nulle tristesse actuelle n'accable ? Pourquoi des nuits entières passent-elles comme des heures ? Pourquoi quand le rayon de l'aurore éclabousse les fenêtres, notre rêveur fatigué se lève-t-il du divan où le tour du cadran l'a vu assis et se jette-t-il ainsi sur son lit ? Mais Nastenka, il est amoureux. Regardez-le maintenant et vous vous en convaincrez. Voyons, est-il possible de croire qu'il n'ait jamais connu l'être qu'il étreignait dans les transports de ses rêves ? Quoi ! Rêve-t-il donc sa passion ? Se pourrait-il qu'ils n'eussent pas marché les mains unies dans la vie, bien des années, mêlant leurs âmes ? Ne s'est-elle pas, à l'heure tardive de la séparation, penchée en pleurant sur sa poitrine sans écouter l'orage qui pleurait dehors, toute à l'orage intérieur de leur amour brisé ? Etait-ce donc, tout cela, n'était-ce qu'un rêve. Ce jardin triste, abandonné, sauvage, les sentiers couverts de mousse où ils s'étaient promenés si souvent ensemble « si longtemps et si tendrement » ? Et cette maison étrange de ses aïeux, où elle vécut si longtemps seule et triste, avec un vieux mari morose, un vieux mari galeux, dont ils avaient peur, eux les enfants amou-

reux. Comme elle souffrait et comme — cela va sans dire, Nastenka — on était méchant pour eux. Oh ! Dieu ne l'avait-il pas revue plus tard sous un ciel étranger, tropical, au fracas de la musique, aux mille clartés d'un bal dans un palazzo — je vous jure, Nastenka, dans un palazzo — à un balcon festonné de myrtes et de roses, où le reconnaissant elle s'était démasquée vite et lui avait soufflé à l'oreille : « Je suis libre » et s'était jetée dans ses bras dans un cri de transport en oubliant tout, et la saison morne, et le vieillard morose, et le jardin triste du pays lointain et lè banc sur lequel après les derniers baisers passionnés de la séparation, elle était tombée, pamée, roidie par le désespoir. Oh ! convenez, Nastenka, qu'on peut se troubler, rougir comme un écolier surpris dans le jardin où il dérobait les pommes du voisin, si après tant d'événements tragiques qui vous laissent palpitant d'émotion, un ami inattendu, gai et bavard, ouvre tout à coup votre porte et vous crie comme si rien n'était arrivé : « Mon cher, je reviens de Pavlosk. » Dieu de Dieu, le vieux conte vient de mourir, un bonheur infini va commencer pour les deux amants et voilà quelqu'un qui revient à Pavlovsk. (*Il essaie de rire, la gorge serrée, le menton tremblant, les yeux humides.*)

ELLE, *elle reste silencieuse et grave puis, lui prenant doucement les mains, elle lui demande avec un accent timide.* Alors vous avez vraiment vécu ainsi ?

LUI. Toujours, Nastenka, toujours et je crois que je finirai ainsi.

ELLE. Non, cela ne se peut, cela ne se peut. Est-ce que je pourrais, moi, passer toute ma vie avec ma babouchka ? Ce n'est pas bien du tout de vivre ainsi.

LUI. Je le sais, Nastenka. Je le sais. Et je le sais plus que jamais depuis que je suis auprès de vous ; car, c'est Dieu lui-même qui vous a envoyée, cher ange, pour me le dire et me le prouver. Maintenant quand je suis auprès de vous, quand je vous parle, l'avenir me semble impossible ; l'avenir, la solitude, l'absence, le vide. Et que vais-je rêver maintenant que je suis heureux près de vous en réalité ? Soyez bénie, vous qui ne m'avez pas repoussé, vous à qui je devrai une soirée de bonheur.

ELLE, *les yeux brillants de larmes.* Oh non ! Non. Cela ne se peut pas. Ne nous séparons pas ainsi. Qu'est-ce que c'est que deux soirées ?

LUI. Oh ! Nastenka, Nastenka. Savez-vous pour combien de temps vous m'avez donné de la joie ? Je me repens un peu d'avoir fait de ma vie un crime et un péché. Car c'est un crime et un péché qu'une telle vie. Et ne croyez pas que j'aie rien exagéré. Oh non ! Par moment un tel chagrin m'envahit... Il me semble que je ne suis plus capable de vivre ma vie et je me maudis moi-même. Après mes nuits fantastiques, j'ai de terribles moments de lucidité. Et autour de moi la vie tourbillonne pendant ce temps. La vie des hommes, celle qui n'est pas faite sur commande... Et pourtant leur vie s'évanouira comme mes rêves. Dans peu de temps, ils ne seront pas plus réels que mes fantômes ? Oui, mais leur vie se renouvelle ; aucun homme ne ressemble à aucun autre tandis que dans ma rêverie épouvantée, mes fantômes enchaînés par l'ombre sont triviaux, uniformes : ils naissent du premier nuage qui obscurcit le soleil (ce sont de tristes apparitions, des fantaisies de tristesse). Et elle se fatigue de cette perpétuelle tension, elle s'épuise l'inépuisable imagination. Les idéals se succèdent ; on les dépasse, ils tombent en ruine, et puisqu'il n'y a pas d'autre vie, c'est sur ces ruines encore qu'il faut fonder un idéal dernier. Et cependant l'âme demande toujours un idéal, et c'est en vain que le rêveur fouille dans la cendre de ses vieux rêves y cherchant quelque étincelle d'où faire jaillir la flamme qui réchauffera son cœur glacé et lui rendra ses anciennes affections, ses belles erreurs, tout ce qui le faisait vivre. Croirez-vous que je fête l'anniversaire d'événements qui ne sont pas arrivés, mais qui m'eussent été chers. Vous savez, des imaginations de balcon. Et fêter ces anniversaires parce que ces rêves stupides ne sont plus, parce que je ne sais plus rêver, vous comprenez, ma chère, que c'est un commencement d'enterrement. Je me rappelle par exemple qu'ici, il y a juste un an, à cette même heure, sur ce même trottoir, j'errais, isolé et triste comme aujourd'hui. Mais alors je ne me demandais pas encore où sont les rêves ? Et voici que je hoche la tête, et que je me dis, comme les années passent vite. Qu'en as-tu fait ? As-tu vécu ? Regarde comme tout est devenu froid. Les années passeront, toujours davantage ta solitude t'accablera puis viendra la vieillesse accroupie sur son manche à balai ; ton monde fantastique pâlira... Novembre... Décembre... Plus de feuilles à tes arbres... Oh ! Nastenka, ce sera triste de vieillir sans avoir vécu. N'avoir pas même de regrets. Car je n'ai rien à regretter, toute ma vie n'est qu'un zéro rond, un rêve...

ELLE. Ne me faites donc pas pleurer. C'est fini maintenant ? Ecoutez, je suis une jeune fille simple et très peu savante, quoique ma Babouchka m'ait donné des maîtres, pourtant je vous assure que je vous comprends. Dites-vous que je serai toujours auprès de vous. J'ai eu, non pas tout à fait la même chose, mais des chagrins semblables aux vôtres quand ma Babouchka m'a épinglée à sa robe. Certes je ne pourrai conter aussi bien que vous, je n'ai pas assez étudié, mais je suis très contente que vous vous soyez confié à moi, je vous connais maintenant. Et moi vous allez aussi me connaître. Moi aussi je vais tout vous dire : vous êtes un homme très intelligent, vous me donnerez un conseil.

LUI. Ah ! Nastenka, je ne suis pas un habile conseiller, mais il me semble que nous pourrions nous donner l'un à l'autre des conseils infiniment spirituels. Quels conseils voulez-vous ? Me voilà gai, heureux, et je n'aurai pas besoin d'emprunter mes paroles.

ELLE. Je m'en doute. Mais il ne me faut pas un conseil, seulement intelligent, il me le faut aussi cordial, comme d'un ami de cent ans.

LUI. Bien sûr, Nastenka. Parole, je vous aimerais depuis mille ans que je ne vous aimerais pas davantage.

ELLE. Votre main.

LUI. La vôtre.

ELLE. La moitié de l'histoire, vous la savez déjà, vous savez que j'ai une Babouchka...

LUI. Si l'autre moitié est aussi longue...

ELLE. Taisez-vous et écoutez. Une condition : ne pas m'interrompre, sinon je me tromperai. Il faut vous taire toujours. J'ai donc une vieille Babouchka, je suis tombé chez elle toute petite fille, car mon père et ma mère sont morts jeunes. Ma Babouchka a été jeune, il y a longtemps ! Elle m'a fait apprendre le français et un tas de choses. A quinze ans, j'en ai dix-sept, j'avais fini mes études. Je ne vous dirai pas ce que j'ai fait... Oh ! rien de grave, mais ma Babouchka m'épingla à sa robe et me prévint que nous passerions ainsi toute notre vie. Il m'était impossible de m'en aller. Il me fallait toujours étudier auprès de ma Babouchka. Une fois, j'ai rusé, j'ai persuadé Fekla, la bonne, de se mettre à ma place. Pendant ce temps-là, la Babouchka s'endormit. Moi, je m'en allai, pas loin, chez une amie. Cela finit mal. La Babouchka s'éveilla pendant mon absence et me demanda quelque chose. Or, Fedka est sourde, elle eut peur, se détacha et s'enfuit. Il ne faut pas rire de ma Babouchka... Je l'aime tout de même vous savez. Ah ! comme je fus corrigée, on me remit aussitôt à ma place, et je n'osai plus

m'échapper jusqu'au jour où... J'oubliais de vous dire que ma Babouchka a une maison toute petite, seulement trois fenêtres ; une maison en bois presque aussi vieille que ma Babou. Au second, il y a un pavillon que nous n'occupons pas. Un jour nous prîmes un nouveau locataire.

LUI. Par conséquent il y avait un ancien locataire...

ELLE. Mais bien sûr il y en avait un. Et qui savait mieux se taire que vous. Il est vrai qu'il ne pouvait remuer la langue. Un petit vieillard sec, muet, boîteux, de sorte qu'enfin il lui était impossible de vivre davantage. Et voilà il était mort. Et alors nous avons eu besoin d'un nouveau locataire, car sans locataire nous ne pouvons pas vivre. Le loyer constitue avec la pension de la Babou, tous nos revenus. Comme un fait exprès, le nouveau locataire était un jeune homme, un étranger, un voyageur. Il ne marchanda pas. La Babou le laissa emménager sans le questionner, mais après elle me demanda : « Nastenka, notre locataire est-il vieux ou jeune ? » — « Comme ça, Babou — je ne voulais pas mentir — pas tout à fait jeune, mais pas vieillard. » — « Quel malheur !... Je t'en prie, ma petite fille, ne va pas le regarder souvent. Voyez donc ce petit locataire !... Mon Dieu, de mon temps ce n'était pas ainsi... » La Babouchka parlait toujours de son temps. Le soleil était plus chaud de son temps, tout était meilleur de son temps. Et je me mets à penser pourquoi donc la Babou me demande-t-elle si le locataire est jeune, s'il est beau ? Et je me mis à compter les mailles du bas que je tricotais... Voilà qu'un matin, le locataire entre chez nous, et demande qu'on mette un nouveau papier dans sa chambre. Un mot en amène un autre, la Babou est bavarde, elle finit par me dire : « Nastenka va me chercher le bouclier dans ma chambre. » Je me levai aussitôt, tout en rougissant sans savoir pourquoi, mais j'oubliais que j'étais épinglée, et au lieu de retirer doucement l'épingle pour que le locataire ne s'en aperçut pas, je tirai avec tant de force que le fauteuil de ma Babou se remit en route. De rouge, je devins cramoisie et je m'arrêtai clouée sur place et me mis tout à coup à pleurer. J'étais si desolée qu'en ce moment j'aurais volontiers renoncé au monde. La Babouchka me cria : « Eh bien ! qu'attends-tu, vas donc ! » Et moi je pleurais de plus belle. Le locataire, comprenant que sa présence redoublait ma confusion, salua et sortit. A partir de ce jour, dès que j'entendais du bruit dans le vestibule, j'étais plus morte que vive. « C'est le locataire qui vient », pensais-je et tout doucement, par précaution, je retirais l'épingle. Mais ce n'était jamais lui. Il ne venait plus. Le locataire nous fit dire un jour par Fekla qu'il avait beaucoup de livres français, tous de bons livres, et qu'il plairait peut-être à la Babou que je les lui lusse pour la désennuyer. La Babou consentit avec reconnaissance. « C'est parce que ce sont de bons livres, car s'ils n'étaient pas bons, je ne te permettrais pas de les lire, ils t'apprendraient de vilaines choses. » — « Et que m'apprendraient-ils, Babouchka ? — « Oh ! Nastenka, ils t'apprendraient comment les jeunes gens séduisent les jeunes filles. Comment, sous prétexte de les épouser, ils les emmènent dans leur maison paternelle et les abandonnent ensuite. J'ai lu beaucoup de ces livres. Ils sont si bien écrits qu'ils vous tiennent sans dormir toute la nuit... Quels livres a-t-il envoyés ? » — « Des romans de Walter Scott. » — « Ah ! n'y a-t-il pas quelque tour ? N'y a-t-il pas quelque billet d'amour glissé entre les page ? » — « Non, Babou, dis-je, il n'y a pas de lettres. » — « Mais regarde bien dans la reliure. C'est souvent leur cachette à ces brigands. » — « Non plus ! » — « Bien alors ! » Et nous nous mîmes à lire Walter Scott. En un mois nous en lûmes plus de la moitié. Notre locataire nous envoya ensuite Pouchkine, et je pris goût extrême à la lecture. Et je ne rêvais plus que d'épouser un prince chinois. Les choses en étaient là, quand un jour il m'arriva de rencontrer notre locataire dans l'escalier. Il s'arrêta, je rougis. Il rougit aussi, puis sourit, me salua, me demanda des nouvelles de la Babou et si j'avais lu ses livres. « Oui, tous ! » — « Et lequel vous a plu davantage ? » — « Ivanhoé, répondis-je. » Pour cette fois, la conversation en resta là. Huit jours après je le rencontrai de nouveau dans l'escalier. « Bonjour, dit-il. » — « Bonjour. » — « Ne vous ennuyez-vous pas toute seule avec la Babouchka ? » Je ne sais pas pourquoi je rougis et je me sentis honteuse et humiliée. Il me déplaisait qu'un étranger me fît cette question. Je voulus m'en aller sans répondre, je n'en eus pas la force. « Vous êtes une charmante jeune fille, me dit-il encore, pardonnez-moi ce que je vous ai dit, c'est que je vous souhaite une compagnie plus gaie que celle de la Babouchka. N'avez-vous pas d'amies à qui vous puissiez faire des visites ? » — « Aucune. » « Voulez-vous venir avec moi au théâtre ? — « Au Théâtre ? Et la Babouchka ? » — « Qu'elle n'en sache rien... » — « Non, dis-je, je ne peux pas tromper la Babouchka. » — Eh bien ! adieu. » Et il n'ajouta plus rien. Après le dîner il vint chez nous, s'assit, demanda à la Babou si elle avait des connaissance, lui parla longuement. « Ah ! dit-il, tout à coup, j'ai aujourd'hui une loge pour l'opéra. On donne le *Barbier.* » — « *Le Barbier de Séville !* s'écria Babouchka, mais est-ce bien le même barbier que de mon temps ? » — « Oui, dit-il, le même ! » Et il me regarda. J'avais tout compris, mon cœur tressaillait d'attente. « Mais comment donc, mais moi-même j'ai joué Rosine dans un théâtre d'amateur. » — « Eh bien ! voulez-vous y aller ce soir ? Il serait dommage de perdre ce billet. » — « Eh bien ! oui, pourquoi pas ? Nastenka n'est pas encore allée au théâtre. » — « Mon Dieu quelle joie ! » Nous nous apprêtâmes et nous sortîmes. Aussitôt la Babouchka disait qu'elle ne verrait pas la pièce, mais qu'elle entendrait la musique. Et puis, c'est une bonne vieille, elle voulait surtout m'amuser, car toute seule elle n'y serait pas allée. Toute la soirée le locataire me parla si bien, me regarda si gracieusement que je compris qu'il avait voulu m'éprouver en m'offrant d'y aller seule avec lui. Ah ! que j'étais heureuse... Je me sentais orgueilleuse, j'avais la fièvre et toute la nuit je rêvai du *Barbier*... Je pensais qu'après cela il viendrait plus souvent chez nous. Mais pas du tout, il cessa presque tout à fait. Une fois seulement par mois, il venait nous inviter à aller avec lui au théâtre. Nous y allâmes encore deux fois. Mais je n'étais pas contente. Je me plaignais d'être prisonnière chez ma Babouchka. Et d'autres fois je pleurais sans motif, je maigrissais... Je faillis tomber malade. La saison de l'opéra passa, et notre locataire ne vint plus du tout. Quand nous nous rencontrions dans l'escalier, il saluait toujours aussi gravement et silencieusement comme s'il ne voulait pas parler. Et il était déjà descendu sur le perron que j'étais encore à la moitié de l'escalier, tout mon sang au visage. Que faire ? Je réfléchissais... Oh ! je réfléchissais et me désolais. Puis enfin je me décidai. Il devait partir le lendemain. Voici ce que je fis. le soir, quand ma Babouchka fut couchée. Je fis un petit paquet de tous mes habits et le prenant à la main je montai plus morte que vive au pavillon, chez notre locataire. Je pense que je mis toute une heure pour monter. Il m'ouvrit la porte et poussa un cri en m'apercevant, me prenant peut-être pour un fantôme, puis il se précipita pour me donner de l'eau, car je tenais à peine debout. J'avais mal à la tête et je perdais la vue nette des choses, en revenant à moi, je posai mon petit paquet sur le lit, je m'assis auprès, cachai mon visage dans mes mains et me mis à pleurer comme trois

fontaines. Il semblait avoir tout compris et me regardait si tristement que mon cœur se déchirait. « Ecoutez, commença-t-il. Nastenka, je ne suis rien, je suis un homme pauvre, pour le moment je n'ai rien, pas même une petite place. Comment vivrions-nous si je vous épousais ? » Nous parlâmes longuement. Enfin je me sentis hors de moi, je lui dis que je ne pouvais plus vivre chez la Babouchka, que je m'enfuirais, que je le suivrais qu'il le voulût ou non, que j'irais avec lui à Moscou, que je ne pouvais plus vivre chez la Babou, que je m'enfuirais, que je ne pouvais plus vivre épinglée, sans lui. La honte, l'amour, l'orgueil, tout parlait en même temps que moi. Je tombai presque évanouie sur le lit. Je craignais tant un refus. Après un silence, il vint à moi et prit ma main. » Ma chère Nastenka — il avait des larmes dans la voix —, je vous jure que si jamais je puis me marier, je ne demanderai pas de bonheur à une autre que vous. Je pars pour Moscou et j'y resterai un an. J'espère y arranger mes affaires. Quand je reviendrai, si vous m'aimez toujours, nous serons heureux. Maintenant, c'est impossible. je ne puis m'engager, je n'en ai pas le droit. Mais si même après un an, vous me préférez à tout autre je vous épouserai. D'ailleurs je ne veux pas vous enchaîner par une promesse ; acceptez la mienne et ne m'en faites pas. » Voilà, le lendemain il partit. Nous décidâmes de ne pas faire de confidence à Babouchka. Il le voulait lui aussi. Mon histoire est presque finie. Un an s'est passé depuis son départ. Il est ici depuis trois jour et... et...

LUI, *impatient.* Et quoi ?

ELLE, *elle fait un effort pour répondre et murmure.* Rien. Pas vu. (*Elle baisse la tête, se couvre les yeux des mains et éclate en sanglots.*)

LUI, *timide, le cœur serré.* Nastenka, ne pleurez pas. Qu'en savez-vous ? Peut-être n'est-il pas rentré ?

ELLE, *vivement.* Il est ici, il est ici. La veille de son départ, nous sortîmes ensemble de chez lui, et nous fîmes quelques pas sur ce trottoir. Il était dix heures ; nous finîmes par nous asseoir sur ce banc, je ne pleurais plus, il m'était doux de l'entendre, il me disait qu'aussitôt revenu il irait me demander à la Babouchka, et il est revenu, et il ne m'a pas demandé. (*Elle pleure de plus belle.*)

LUI, *il se lève.* Dieu, mais comment vous consoler ? Ne pourriez-vous pas aller le voir ?

ELLE, *relevant la tête.* Est-ce que cela se peut ?

LUI. Je ne sais pas trop... non... Mais écrivez-lui.

ELLE, *avec décision, mais évitant de le regarder.* Non, c'est impossible. Cela ne se peut pas non plus.

LUI, *toujours poursuivant son idée.* Mais savez-vous, Nastenka, qu'il y a lettre et lettre. Ah ! que ce serait bien, Nastenka, d'avoir confiance en moi. Craignez-vous que je vous donne un mauvais conseil ? Tout s'arrangera facilement, c'est vous qui avez fait les premiers pas, pourquoi donc maintenant ?...

ELLE. Non, non, j'aurais l'air de le poursuivre...

LUI. Ah ! ma bonne petite Nastenka. Mais non, mais non. Vous avez des droits puisqu'il vous a fait une promesse. Sans doute d'ailleurs est-il un homme très délicat ! Il a bien agi. (*De plus en plus enthousiaste et convaincu.*), il s'est lié par une promesse, il a dit qu'il n'épouserait que vous, et au contraire, il vous a laissé la liberté de le refuser si vous le vouliez. Dans ces conditions, vous pourrez bien faire les premier pas, vous devriez même les faire, si vous vouliez lui rendre sa parole.

ELLE. Ecoutez ! Comment l'écririez-vous ?

LUI. Quoi ?

ELLE. Mais cette lettre...

LUI. Je l'écrirais ainsi : « Monsieur... »

ELLE. C'est absolument nécessaire ce « monsieur » ?

LUI. Absolument.

ELLE. Eh bien après ?

LUI. « Monsieur, pardonnez-moi si... » Pourtant non, il ne faut aucune excuse. Le fait par lui-même excuse tout. Mettez tout simplement : « Je vous écris, pardonnez-moi mon impatience, mais pendant toute une année, j'ai été heureuse en espérance, ai-je eu tort de ne pouvoir supporter à présent même un jour de doute ? Peut-être vos intentions sont-elles changées. Dans ce cas je ne récriminerai point. Je ne vous accuse pas, je ne suis pas la maîtresse de votre cœur. Vous êtes un homme noble, ne riez pas de moi, ne vous fâchez pas. Rappelez-vous que c'est une pauvre jeune fille qui vous écrit, sans personne pour la guider, et pardonnez-lui que le doute se soit glissé en elle. Vous êtes certes, incapable d'offenser celle qui vous a aimé et qui vous aime. »

ELLE, *les yeux brillants de joie.* Oui, oui, c'est bien cela. C'est bien ce que je pensais écrire. Oh ! vous avez résolu tous mes doutes. C'est Dieu lui-même qui vous envoie. Merci, merci.

LUI. Merci de quoi ? De ce que Dieu m'a envoyé ?

ELLE. Oui, même de cela.

LUI. Ah ! Nastenka, il y a donc des gens que nous remercions d'avoir seulement traversé notre vie... Mais c'est à moi à vous remercier de ce que je vous aie rencontrée et du souvenir immortel que vous me laisserez.

ELLE. Allons assez... Nous avions décidé qu'à peine revenu, il me ferait savoir son retour par une lettre qu'il laisserait pour moi chez certain de nos amis qui ne se doute de rien. Ou bien s'il ne pouvait m'écrire, car il y a des choses qu'on ne peut dire dans une lettre, le jour même de son arrivée, il devrait être ici, à dix heures du soir, ici même. Eh bien ! je sais qu'il est arrivé, voilà le troisième jour et il ne m'écrit ni ne vient. Donnez donc ma lettre demain, vous-même, aux bonnes gens dont je viens de parler ; ils se chargeront de l'envoyer et s'il y a une réponse, vous me l'apporterez comme toujours.

LUI. Mais la lettre, la lettre. Il faut d'abord l'écrire, ou tout cela ne pourra se faire qu'après-demain.

ELLE, *troublée.* La lettre... la lettre..., mais... (*Elle détourne le visage et lui glisse discrètement dans la main la lettre tout prête et cachetée.*)

LUI, *charmé.* Ah Rosine ! Rosine !
(*Ils chantent tous les deux. Il l'étreint, transporté de joie. Elle rit à travers les yeux mouillés.*)

ELLE. A demain. Vous avez la lettre et l'adresse.
(*Elle lui serre fortement les mains, salue de la tête et sort.*)

TROISIEME NUIT

Ils sont en scène.

ELLE, *après un silence.* Savez-vous pourquoi je suis si joyeuse, si joyeuse de vous voir et pourquoi je vous aime tant aujourd'hui ?

LUI. Eh bien ?

ELLE. Je vous aime parce que vous n'êtes pas devenu amoureux de moi. Un autre à votre place, commencerait à s'inquiéter, à m'importuner. Il ferait des « oh ! » et des « ah ! ». Mais vous... vous, vous êtes charmant. (*Elle lui serre la main avec force.*) Quel bon ami j'ai là ! Que deviendrai-je sans vous ? Quel dévouement !... Quand je me marierai, nous serons grands amis, plus que frère et sœur. Je vous aimerai presque autant que lui.

LUI, *brusquement.* Qu'avez-vous ? Vous croyez qu'il ne viendra pas ?

ELLE. Si je n'étais pas si heureuse, je crois que je pleurerais de vous voir si méfiant. Pourtant vous me faites réfléchir..., mais j'y penserai plus tard. Quoi que ce soit vrai ce que vous me disiez. Oui, Je suis tout à fait hors de moi, je suis toute en attente, cela tarde un peu trop. (*On entend les pas d'un passant. Elle tressaille. Il fait un mouvement comme pour s'en aller. Les pas s'éloignent.*) Que craignez-vous ? Pourquoi quitter sa main ? Nous le rencontrerons ensemble, n'est-ce pas, je veux qu'il sache comme nous nous aimons.

LUI. Comme nous nous aimons... Nastenka, savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui ?

ELLE. Eh bien quoi ? Dites vite. Pourquoi avez-vous tant attendu pour le dire.

LUI. D'abord, Nastenka, j'ai fait votre commission. J'ai porté la lettre, vu vos bonnes gens, et ensuite... je me suis couché.

ELLE. C'est tout ?

LUI. Presque tout, je me suis éveillé un peu avant notre rendez-vous, en réalité je n'avais pas dormi Le temps s'était arrêté pour moi et tout de même je me suis réveillé au son d'une mélodie depuis longtemps connue, puis oubliée et puis revenue. Il me semblait que toute ma vie, cette mélodie avait voulu sortir de mon âme et que maintenant seulement...

ELLE. Ah ! mon Dieu, je n'y comprends rien...

LUI. Ah ! Nastenka, je voudrais vous expliquer ces sentiments étranges...

ELLE. Oh assez ! (*Changeant soudain de ton.*) Allons ! allons ! je vous défends d'être triste. (*En riant.*) Allons ! riez un peu pour voir. Tout de même je suis fâchée que vous ne soyez pas amoureux de moi. Ah ! ah ! Je vous dis tout ce qui me passe par la tête.

(*L'heure sonne.*)

LUI, *avec méchanceté.* Onze heures.

ELLE, *elle s'arrête brusquement de rire.* Onze heures !... Onze heures !

LUI, *regrettant.* Et chose étrange, vous m'avez fait partager vos erreurs, Nastenka. Mais il ne pouvait pas venir... pensez ! C'est à peine s'il a votre lettre. Eh bien ! Il est empêché, il va vous répondre et vous n'aurez sa réponse que demain. J'irai la chercher dès que le jour poindra, et vous la ferai aussitôt parvenir ! N'est-ce pas ? Il n'était pas chez lui quand votre lettre est arrivée. Ou bien il n'est même pas encore rentré. Tout est possible.

ELLE. Oui, oui... Je n'y pensais pas, certainement cela peut arriver. Voici ce que vous ferez : Vous irez demain le plus tôt possible et si vous avez quelque nouvelle, faites-moi-le savoir aussitôt.

LUI. Oui, c'est cela... Nastenka ? (*Elle ne répond pas. Il s'aperçoit qu'elle pleure.*) Allons ! est-ce possible ? Quel enfantillage ! Cessez donc !

ELLE, *elle essaie de se contenir et de sourire. Après un silence.* Je pense à vous, vous êtes si bon qu'il faudrait que je fusse insensible pour ne pas m'en apercevoir. Et je vous comparais tous deux dans ma tête. Pourquoi n'est-il pas vous ? Pourquoi n'est-il pas vous ? Je vous préférerais. Mais c'est lui que j'aime. Certes je ne le comprends pas encore ; je ne le connais pas peut-être pas assez. J'avais un peu peur de lui, il est toujours si sérieux, je craignais qu'il n'eût de l'orgueil. Et pourtant je sais bien qu'il n'y a dans son cœur plus de réelle tendresse que dans le mien. Je me souviens toujours de son bon, de son généreux regard, le jour où je vins à lui avec mon petit paquet. Mais peut-être ai-je pour lui une estime exagérée ?

LUI. Non, Nastenka, non, cela signifie que vous l'aimez plus que tout au monde et plus que vous-même.

ELLE. Supposons que ce soit cela. Mais savez-vous ce qui me passe par la tête. Je ne parle plus de lui, je parle en général. Pourquoi l'homme le meilleur est-il toujours occupé à cacher quelque chose aux autres hommes ? « Le cœur sur la main », ce n'est qu'un mot. Pourquoi ne pas dire tout de suite, franchement, ce qu'on a dans le cœur ? Si l'on sait que ce n'est pas au vent que l'on jette ses paroles ? Mais chacun affecte une sévérité outrée comme pour avertir le monde de ne pas blesser ses sentiments. Et ses sentiments tout le monde les cache.

LUI. Ah ! Nastenka, vous dites vrai, mais cela a bien des causes.

ELLE. Non, non, il me semble que... enfin en cet instant même, il me semble que vous vous sacrifiez pour moi. Pardonnez-moi si je vous parle ainsi. Vous savez, je suis une simple fille, je connais peu le monde et je ne sais pas toujours m'exprimer. (*Avec un sourire gêné.*) Mais je sais être reconnaissante. Oh ! que Dieu vous donne du bonheur. Ce que vous disiez de votre rêveur n'est pas vrai du tout ; c'est-à-dire ce n'est pas vous du tout ; ou du moins vous êtes guéri, vous êtes un autre homme que celui que vous avez décrit. Si jamais vous aimez quelqu'un, que Dieu vous fasse heureux. Et celle que vous aimerez je ne lui souhaite rien de plus, car elle sera heureuse puisque vous l'aimerez... Je suis une femme, vous pouvez m'en croire, je m'y connais, je m'y connais. (*Il est trop ému pour parler. Elle lui serre fortement la main. Un silence.*) Oui, il est probable qu'il ne viendra pas aujourd'hui. C'est déjà tard.

LUI. Il viendra demain.

ELLE. Oui, demain, je vois bien qu'il viendra demain. S'il pleut je ne viendrai pas, mais après-demain je viendrai absolument quelque temps qu'il fasse. Il faut que je vous voie. (*Elle lui tend la main et très calmement.*) Nous sommes unis pour toujours.

(*Ils se séparent.*)

QUATRIEME NUIT

On découvre la jeune fille accoudée au parapet.

LUI, *entrant.* Nastenka !

ELLE, *elle se retourne vivement.* Eh bien ? Eh bien ? Vite.

(*Il la regarde avec étonnement.*)

Eh bien ! la lettre, l'avez-vous apportée ?

LUI, *après un temps.* Non, je n'ai pas de lettre. N'est-il pas encore venu ?

ELLE, *elle s'appuie sur le parapet, pâle.* Eh bien ! que Dieu lui pardonne. Que Dieu lui pardonne (*Elle reste un moment ainsi, puis se détourne soudain, et éclate en sanglots.*) s'il m'abandonne ainsi.

LUI. Voyons, cessez donc... cessez donc !...

ELLE. N'essayez pas de me consoler, ne me parlez pas de lui, ne dites pas qu'il viendra, qu'il ne m'a pas abandonnée ! Si cruellement ! Pourquoi ? Y avait-il donc quelque chose dans ma lettre, dans cette malheureuse lettre ? Oh ! que c'est cruel, inhumain. Pas un mot, pas un mot. Si au moins il avait répondu qu'il ne veut plus de moi, qu'il me repousse..., mais ne pas écrire une ligne pendant trois jours entiers. Il est facile d'offenser, de blesser une pauvre fille sans défense, qui n'a que le tort d'aimer. Oh ! combien j'ai souffert durant ces trois jours... mon Dieu ! Et dire que je suis allée chez lui, que je me suis humiliée devant lui, que j'ai pleuré, que je l'ai supplié, que je lui ai demandé son amour... et qu'après tout cela... Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Ce n'est pas naturel, nous nous sommes trompés, vous et moi ? Il n'aura pas reçu la lettre ! Il ne sait encore rien. Comment cela se pourrait-il, jugez-vous même, expliquez-moi. Est-il possible d'agir de façon aussi

barbare. Pas un mot ! Mais au dernier des hommes, on est plus pitoyable. Peut-être lui aura-t-on dit quelque chose contre moi... Qu'en pensez-vous ? Rien ?

LUI. Ecoutez, Nastenka, j'irai chez lui demain, de votre part.

ELLE. Et puis ?

LUI. Et je lui dirai tout.

ELLE. Et puis ? Et puis ?

LUI. Vous écrirez une lettre. Ne dites pas non. Nastenka, ne dites pas non. Je le forcerai à prendre en bonne part votre démarche ; il saura tout ; et si...

ELLE. Non, non, mon ami, je n'écrirai pas. Plus un mot de moi. Je ne le connais plus, je ne l'aime plus. je l'oublierai...

LUI. Calmez-vous, asseyez-vous ici. (*Ils s'asseyent.*)

ELLE. Mais je suis calme. C'est bien cela... Oh ! je ne l'aime plus, je ne pleure plus... Vous pensez peut-être que je vais me tuer me noyer. (*Lui prenant la main.*) Vous n'auriez pas agi ainsi, vous n'auriez pas agi ainsi, vous n'auriez pas abandonné celle qui était venue à vous d'elle-même. Vous auriez eu pitié d'elle, vous vous représenteriez qu'elle ne savais pas se gouverner qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de vous aimer, qu'elle n'est pas coupable, qu'elle n'a rien fait... Mon Dieu... Mon Dieu..

LUI. Nastenka. Nastenka, vous me déchirez le cœur, vous me tuez. Nastenka ! Je ne puis plus me taire, il faut que je vous dise... ce qui bouillonne dans mon cœur. (*Il se lève. elle retient sa main, étonnée.*)

ELLE. Qu'avez-vous ?

LUI. Nastenka tout cela est sot, impossible. Au nom de toutes vos souffrances, je vous supplie de me pardonner...

ELLE. Mais quoi, quoi ? (*Elle cesse de pleurer et le regarde avec curiosité.*) Qu'avez-vous ?

LUI. C'est irréalisable... Mais je vous aime, Nastenka. Voilà ce qui est. Et maintenant tout est dit. Maintenant voyez si vous pouvez me parler comme vous le faisiez tout à l'heure, si vous pouvez écouter ce que je veux vous dire.

ELLE. Mais quoi donc, mais que va-t-il me dire. Il y a longtemps que je le sais, mais il me semblait toujours que vous m'aimiez simplement, comme ça.

LUI. En effet, Nastenka, c'était d'abord simplement et maintenant... Maintenant je suis comme vous étiez quand vous êtes chez lui avec votre petit paquet... Et je suis plus à plaindre que vous ne l'étiez, Nastenka, parce qu'à ce moment, lui, il n'aimait personne et que vous, vous l'aimiez.

ELLE. Que dites-vous ? Je n'ai pas compris. Quoi, cela vous prend tout à coup ? Quelle sottise je dis !

LUI. Mais que faire, Nastenka ? Que dois-je faire ? Ai-je tort de vous aimer ? Non, cela ne peut pas vous offenser. J'étais votre ami, eh bien ! je le suis toujours, rien n'est changé... Voilà que je pleure, Nastenka. Je suis ridicule, n'est-ce pas ? Bah ! laissez-moi pleurer, cela ne gêne personne. Mes larmes sècheront, Nastenka.

ELLE. Mais asseyez-vous donc, asseyez-vous.

LUI. Non, Nastenka, je ne m'assiérai pas, je ne peux plus rester ici. Vous ne pouvez plus me voir, je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et je m'en vais. Voici : vous n'auriez jamais su que je vous aime, j'aurais gardé mon secret, mais c'est votre faute, vous m'avez forcé à parler, je vous ai vu pleurer, je n'ai pu y tenir, j'ai tout dit et... Vous n'avez pas le droit de m'éloigner de vous...

ELLE. Mais qui dit de vous éloigner ?

LUI. Quoi ! Vous ne me dites pas de m'en aller ? Et moi, qui voulais de moi-même vous quitter. Et en effet, je m'en irai, mais auparavant je vous dirai tout. Tout à l'heure, je ne pouvais tenir en place quand vous pleuriez, vous savez, parce qu'un autre ne veut pas de votre amour, j'ai senti, moi, dans mon cœur, tant d'amour pour vous, Nastenka, tant d'amour, et je ne pouvais plus me taire...

ELLE. Oui, oui, parlez. Ne me regardez pas ainsi, je vous expliquerai... Parlez d'abord.

LUI. Vous avez pitié de moi, Nastenka ? Vous avez tout simplement pitié de moi, ma petite amie. Mais qu'importe, c'est bien, tout cela est honnête ! Mais voyez-vous, tout à l'heure, je pensais. Oh ! laissez-moi vous dire, je pensais, il va sans dire que cela est impossible, Nastenka, je pensais que, d'une certaine manière vous ne l'aimiez plus. Alors, je pensais à cela hier et avant-hier, Nastenka, alors s'il en était ainsi, je tâcherais de me faire aimer de vous, absolument. Ne me disiez-vous pas que vous êtes tout près de m'aimer. Eh bien ! Il me reste à dire. Qu'est-ce qui arriverait si vous m'aimiez ? Mon amie, car vous êtes mon amie, je suis certes un homme simple, sans importance, mais ce n'est pas là l'affaire, je ne sais pas m'expliquer, Nastenka, seulement... Je vous aimerais tant, Nastenka, je vous aimerais tant que si vous l'aimiez encore. Oui, même si vous aimiez encore celui que je ne connais pas... du moins vous ne remarqueriez jamais que mon amour vous pesât et je vous aurais tant de reconnaissance... Ah ! qu'avez-vous fait de moi ?

ELLE, *se levant.* Ne pleurez donc pas, allons, levez-vous. Venez avec moi. Je vous défends de pleurer. Finissez, soit, puisqu'il m'abandonne, m'oublie, quoi que je l'aime encore, je ne veux pas vous tromper, si par exemple je vous aimais... si seulement si... Oh ! mon ami, quand je pense que je vous ai offensé, que je vous ai félicité de ne pas être amoureux de moi, sotte, mais je suis décidée, je dirai tout.

LUI. Nastenka, je m'en vais, car au fond je vous fais souffrir. Voilà que vous avez des scrupules à mon sujet. Comme si vous n'aviez pas assez de votre chagrin... Adieu, Nastenka.

ELLE. Attendez donc.

LUI. Attendre quoi ?

ELLE. Je l'aime, mais ça passera. Qui sait ? Peut-être sera-ce fini aujourd'hui même ? Qui sait ? Il ne m'a peut-être jamais aimée... Je vous aime, mon ami, oui, je vous aime comme vous m'aimez. Je vous aime plus que lui. (*Elle pleure.*) Attendez, ça va passer. (*Ils marchent, il veut parler. Elle lui fait signe d'attendre.*) Voilà. Ne pensez pas que je sois inconstante, que j'aie pu si facilement oublier et trahir. Pendant tout un an je l'ai aimé, je n'ai pas eu de pensée qui ne fût à lui. Mais vous voyez... il m'abandonne. Eh bien ! je ne l'aime plus, car je ne puis aimer que ce qui est noble, généreux. Que Dieu lui pardonne. Il a bien fait d'ailleurs. Ah ! si je m'étais détrompée trop tard... C'est fini. Peut-être n'était-ce qu'une illusion. Peut-être ne l'eussé-je pas tant aimé si j'avais été moins sévèrement tenue par la Babouchka. Peut-être est-ce un autre que je devrais aimer. Je veux dire que, malgré que je l'aime, non, que je l'aie aimé, si vous sentez que votre amour est assez grand pour chasser de mon cœur tout autre sentiment et pour remplir mon âme, si vous avez pitié de moi, si vous ne voulez pas me laisser seule, si vous voulez toujours m'aimer comme maintenant, je vous jure alors que ma reconnaissance, que mon amour, enfin, sera digne du vôtre... Prendrez-vous maintenant ma main ?

LUI, *étouffant ses sanglots.* Nastenka ! Nastenka !

ELLE, *se dominant.* C'est tout à fait assez. Tout est dit, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous êtes heureux ? Maintenant, parlons d'autre chose, voulez-vous ?

LUI. Oui, Nastenka, oui, parlons d'autre chose, parlons d'autre chose, oui, je suis heureux, je suis... Eh bien ! Nastenka, parlez-moi donc... Parlez... Je suis prêt. (*Ils se mettent à marcher en tous sens et à s'arrêter et à marcher comme des enfants.*) Je demeure seul, Nastenka, il faut que vous sachiez que je suis pauvre, je possède 1.200 roubles...

ELLE. Il faudra prendre avec nous la Babouchka. Elle a sa retraite, elle ne nous gênera pas, mais il faut absolument la prendre.

LUI. Mais bien sûr. D'ailleurs je garderai Matrena.

ELLE. Ah oui ! Et moi Fekla.

LUI. Matrena est une brave femme, son seul défaut est qu'elle manque totalement d'imagination.

ELLE. Cela ne fait rien. Dites, il faudra emménager chez nous demain.

LUI. Comment chez nous ?

ELLE. Oui, vous prendrez le pavillon, la Babouchka veut le louer à un jeune. Je lui ai dit : « Pourquoi un jeune homme ? » Elle m'a répondu : « Je me fais vieille. » J'ai compris son intention. (*Ils rient.*) Mais où demeurez-vous ? J'ai déjà oublié.

LUI. Dans la maison Baraskinov, près du pont.

ELLE. Ah ! je sais, une belle maison. Eh bien ! donnez congé et venez chez nous tout de suite.

LUI. Dès demain, Nastenka. Je dois quelque chose pour la location, mais ce n'est rien. Je toucherai bientôt mes appointements.

ELLE. Savez-vous ? Moi je donnerai des leçons, j'apprendrai d'abord, puis je donnerai des leçons.

LUI. Entendu. Moi je vais bientôt recevoir une gratification.

ELLE. Enfin vous serez demain notre locataire.

LUI. Et nous irons voir *Le Barbier de Séville,* on le donne bientôt.

ELLE. Ou plutôt autre chose.

LUI. Comme vous voudrez, je n'y pensais pas...

ELLE. Il est temps de rentrer, il est déjà tard. C'est assez faire les enfants.

(*Ils se retrouvent sur le banc.*)

LUI. Je ne dormirai guère cette nuit, Nastenka. D'ailleurs je ne rentrerai pas.

ELLE. Je ne dormirai pas non plus. Accompagne-moi, mais allons bien chez nous, cette fois.

LUI. Absolument, absolument.

ELLE. Parole d'honneur ? Car tout de même il faut rentrer.

LUI. Parole. Regardez le ciel, Nastenka, il fera beau demain. Le ciel est bleu... Quelle lune... Ah ! un nuage... Bon il est passé. (*Pendant qu'il parle, Nastenka s'est fixée, toute tendue vers un homme jeune qui vient d'appeler.*) Nastenka, qui est-ce ?

ELLE. C'est lui.

(*On entend* Nastenka ! Nastenka ! *Elle crie, s'arrache à lui et vole à la rencontre du jeune homme. Puis elle revient vers le rêveur, l'embrasse rapidement et violemment et s'en va avec l'autre.*)

LETTRE DE NASTENKA

« Oh ! pardonnez-moi, je vous supplie à genoux de me pardonner. Je ne voulais pas vous tromper et pourtant je vous ai trompé. Pardon ! Pourtant je n'ai pas changé, je vous aimais, je vous aime encore. Pourquoi n'êtes-vous pas lui. Oh ! s'il était vous ! Dieu voit tout ce que je voudrais faire pour vous. Vous avez beaucoup souffert et moi aussi je vous ai fait souffrir, mais l'offense s'oubliera et il vous restera la douceur de m'aimer. Je vous remercie, oui, je vous remercie de votre amour ! Il est gravé dans mon esprit comme un beau rêve qu'on se rappelle longtemps après le réveil. Je n'oublierai jamais... Si vous me pardonnez j'aurai pour vous une reconnaissance presque amoureuse à laquelle je serai fidèle : je ne trahirai pas votre cœur et nous nous rencontrerons, vous viendrez chez nous, vous serez notre meilleur ami. Nous nous marions la semaine prochaine. Vous l'aimerez, n'est-ce pas ? Pardon encore. Merci. Aimez toujours votre

NASTENKA. »

LUI. Je n'ai pas revu Nast. Attrister son bonheur de ma présence, jamais ! Que ton ciel soit serein, que ton sourire soit clair. Je te bénis pour l'instant de joie que tu m'as donné. Mon Dieu, tout un instant de bonheur, n'est-ce pas assez pour toute une vie ?

(*Il referme lentement le manuscrit.*)

RIDEAU

"LES NUITS BLANCHES"...

Dostoïevski est, peut-être, le romancier qui a le plus suscité d'adaptations théâtrales. L'atmosphère particulière de ses livres et son penchant à faire dialoguer ses personnages appellent, suscitent le découpage scénique. Grâce à Jacques Copeau et Gaston Baty, Les Frères Karamazov *et* Crime et Châtiment *sont devenus des classiques de notre théâtre d'avant la guerre. Grâce à Jacques Mauclair, André Charpak et Albert Camus,* L'Eternel Mari, Humiliés et Offensés *et* Les Possédés, *sans oublier* Le Joueur, *comptent parmi les réussites dramatiques de ces dernières années.*

Pourtant peu d'œuvres de Dostoïevski se prêtaient autant à la transposition théâtrale que Nuits blanches, *son deuxième roman publié (en 1848) et qui est presque entièrement écrit en dialogue. De ce récit sentimental, Gil Sandler a pu tirer, avec un maximum de fidélité, une pièce sobre, prenante, que la critique, dans son ensemble, a accueillie avec faveur.*

...ET LA CRITIQUE

GEORGES LERMINIER :

Une gageure tenue

Gageure, mais gageure tenue. On a tant persécuté le langage ces temps-ci au théâtre, qu'il est agréable de le voir prendre sa revanche. Deux personnages à la langue bien pendue se racontent, se confessent, se délivrent par la parole, poussent leur complicité de l'amitié jusqu'à l'amour et retournent enfin à leur roman personnel. *Les Nuits blanches* sont une histoire cruelle, celle d'une rencontre en trois nuits — ces nuits quasi boréales de Saint-Pétersbourg que le soleil ne déserte pas tout à fait — assez longues pour épuiser les secrets de deux êtres que rapproche le hasard, assez longues pour qu'une intimité profonde s'établisse entre ces deux mouettes babillardes. Histoire cruelle, parce que ces nuits s'achèvent sur une aurore de désillusion.

Le Parisien Libéré.

B. POIROT-DELPECH :

Une des œuvres les plus théâtrales de Dostoïewski

On comprend qu'après les Pitoëff — qui projetaient de le jouer — et les Russes — qui le montent souvent — Nicole Kessel et Jean Martin aient tenté de mettre à la scène un texte dont l'unité, la progression et le découpage en dialogues font une des œuvres les plus théâtrales de Dostoïewski. A la lecture on a l'impression qu'il suffira de reprendre mot à mot la « conversation » dont est faite la nouvelle et de laisser parler son cœur...

Le Monde.

J.-C. DUMOULIN :

Un son de vérité profondément touchant

Il y a dans ce duo de sourds, poursuivant chacun son propre rêve en ayant l'air de comprendre celui de l'autre, un son de vérité profondément touchant.

Le tout est de savoir se laisser prendre à cette espèce de musique de chambre sur un mode mineur. Il faut laisser les mots couler et leur musique vous envelopper, comme le flot de la Neva qui coule aux pieds des protagonistes.

Jean Martin et Nicole Kessel tiennent remarquablement leur rôle dans cette partition.

La Tribune des Nations.

PAUL GORDEAUX :

Texte élégant, nuancé...

Le texte élégant, nuancé, dense et délié, souvent profond de ces deux actes, traduit avec souplesse les sentiments de leurs héros, un rêveur romanesque qui, rencontrant un soir, dans la rue, une émouvante jeune fille, s'éprend d'elle, se charge de répondre à sa place aux lettres d'un fiancé qu'elle a dans une ville lointaine, se donnera, ainsi, l'illusion de vivre une aventure amoureuse personnelle jusqu'au jour où le fiancé revenu, l'idylle imaginaire du songe-creux s'évanouira comme se dissipe un rêve (un rêve un peu longuet, peut-être...)

Deux artistes animent ce petit drame, mis en scène avec goût par Nicole Kessel : Nicole Kessel elle-même, qui, outre un nom célèbre dans les Lettres françaises, a de l'intelligence, du style, de la sensibilité et une sorte de joliesse butée à la Katherine Hepburn, et l'excellent Jean Martin, qui ajoute la poésie à la véracité.

France-Soir.

GUSTAVE JOLY :

Une double « présence »

Le dévouement masochiste du rêveur, l'inconsciente cruauté de la petite fiancée, ce goût du malheur dans lequel se complaisent déjà les personnages de Dostoïewski, sont décrits avec une émouvante vérité et une fraternelle complicité qui, malgré quelques longueurs, nous touchent et nous entraînent. Grâce à la double « présence » de Nicole Kessel, sensible et sincère Nastenka, et de Jean Martin, au jeu simple et pourtant nuancé.

L'Aurore.

JACQUES LEMARCHAND :

Intelligemment fait et pensé

C'est dans un décor beaucoup trop neutre, trop stylisé à mon sens, d'André Acquart — et l'occasion était belle pourtant, pour un décorateur de sa qualité, d'inventer, d'innover — que Nicole Kessel met en scène la nouvelle de Dostoïewski. Mise en scène pour deux personnages : Nastenka, qu'elle interprète avec une sensibilité, une profonde et sûre connaissance des héroïnes en apparence les plus simples de Dostoïewski, et le jeune homme rêveur auquel Jean Martin, par la voix, la diction, le geste, donne la touchante irréalité de qui n'est pas, ne sera jamais sûr d'exister. Cela est intelligemment fait et pensé, intelligemment réalisé.

Le Figaro Littéraire.

GUY LECLERC :

Une soirée de qualité

Un texte très romantique et très subtil à la fois, qui a l'allure, à certains moments, d'un marivaudage nostalgique et que Nicole Kessel (« metteur » en scène) et Jean Martin disent avec infiniment de naturel et de sensibilité.

Aux éléments de décors d'André Acquart, très dépouillés, j'aurais préféré quelque chose de plus « copieux », de plus évocateur de l'époque et du lieu. L'« ambiance » y eût beaucoup gagné.

Mais nous savons bien que le bon théâtre est pauvre. Et, tout compte fait, cette soirée est une soirée de qualité.

L'Humanité.

MARCELLE CAPRON :

Pour les délicats

Ne concluez pas, sur ces réserves, que la soirée au Théâtre de Lutèce est une soirée perdue. C'est une soirée que goûteront les patients, tous ceux que ne lasse pas le double soliloque ; les délicats, tous ceux qui préfèrent les sourires aux rires, un silence à un cri de souffrance, une larme sur une joue à un grand geste de désespoir.

Combat.

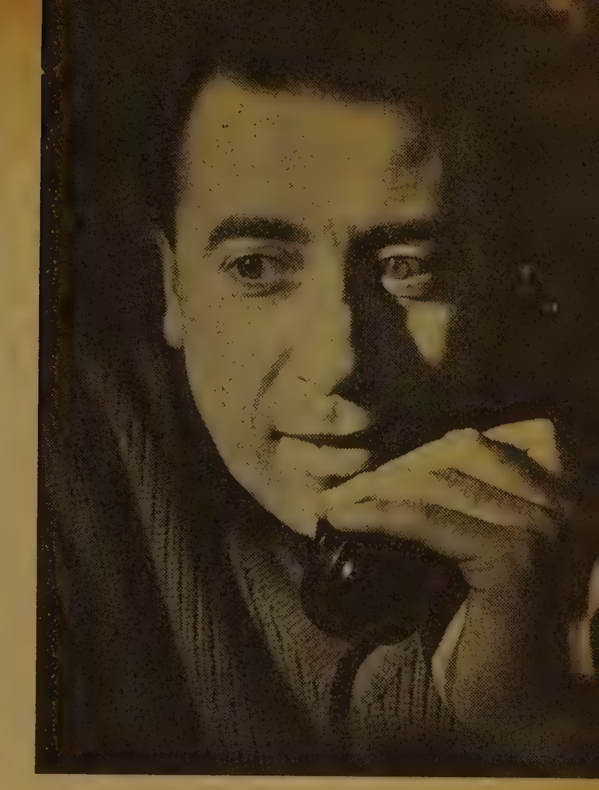
Adaptations de Dostoïevski publiées dans « L'Avant-Scène » : *L'Eternel Mari*, n° 118 (épuisé) ; *Humiliés et Offensés*, n° 179 ; *Le Joueur*, n° 208.

Théâtre Charles-de-Rochefort
(Direction Mary Grant)

Pièce en deux actes
de Pol Quentin,
d'après Ken Hughes

Mise en scène de J. Dejoux

Décor de J. Dejoux



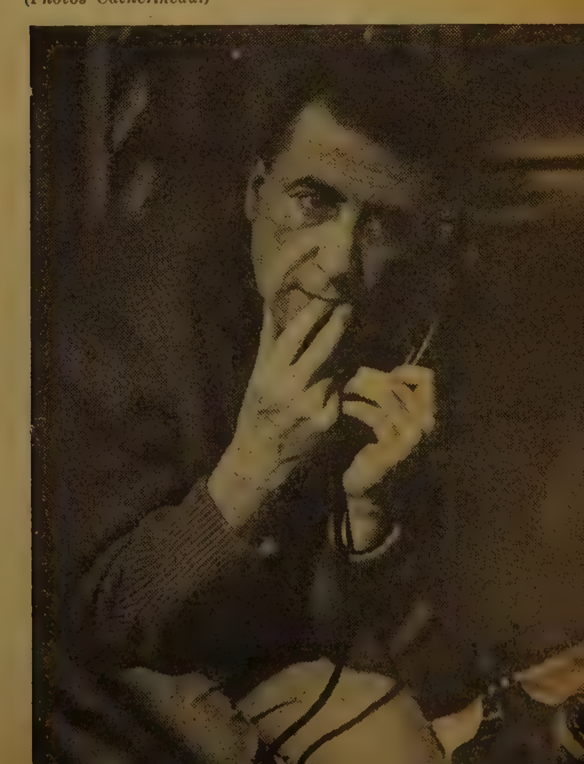
CE QUE C'EST ? DES POUPÉES, MON CHER MONSIEUR, DES MERVEILLEUSES POUPÉES, EN CHAIR ET EN OS !

SAMMY

interprété par

Jean-Marc Tennberg

SAMMY, L'HOMME DES SITUATIONS DÉSESPÉRÉES. RAPPELEZ-VOUS BIEN CELA
(*Photos Catherineau.*)



« Sammy » a été créé le 25 novembre 1960 au Théâtre Charles-de-Rochefort

acte 1

L'obscurité se fait peu à peu dans la salle.
On ne frappe pas les trois coups.
Le rideau se lève dans le noir.
Doucement, puis de plus en plus important, le tic-tac d'un réveil grandit.
A la cour, par le vasistas, monte un rayon de soleil qui tombe sur un fauteuil. Un second rayon apparaît par l'œil-de-bœuf dans l'escalier et tombe, lui, au jardin, sur Sammy, qui dort dans son lit. Le tic-tac emplit la minable chambre ; brusquement le réveil posé sur la table de nuit sonne..., puis le tic-tac baisse progressivement.
Sammy se réveille avec mal à la tête. Il bâille, prend de l'aspirine, allume la lampe au-dessus de son lit.
Il se lève, ouvre son poste de radio, enfile son pantalon qu'il trouve sur son chemin. Rentré dans sa cuisine, il y allume la lampe.
Il met à chauffer de l'eau ; passe sa tête sous le robinet ; prend sur le radiateur une serviette-éponge blanche et rouge, s'essuie, la jette sur le tabouret devant lui, cherche un cigarette sur la table, jette le paquet de Gitanes vide par terre, va vers le vasistas qu'il ouvre, fume sa cigarette, regarde machinalement le fauteuil et se dirige vers la radio. Celle-ci parlera de manière continue, plus ou moins fort, pendant les premiers coups de téléphone de Sammy.

SPEAKER

Ici Georges qui vous parle de Longchamp...

Longchamp où nous sommes réunis pour le grand événement de la saison. C'est une journée magnifique, il fait très beau. Pas un nuage dans le ciel ; pas un souffle de vent ; le terrain est en excellent état et les affaires du Pari-Mutuel sont prospères.

Pour le moment les quatorze concurrents défilent devant moi; en tête de ce défilé, un maître de cérémonie monté sur un superbe alezan ; il est suivi immédiatement par Bouton d'Or qui, lui, est monté par Summerfield, et qui est coté à trois contre un ; le n° 2 est Dervitch monté par Robert ; le n° 3, Cantarel, Cantarel qui paraît en très bel état; le 4 : Typhon a pour cavalier Tim coté à cinq contre un. Flibustier, le n° 6, est monté par Marchal et sérieusement opposé au favori; enfin

Sonnerie du téléphone. Sammy décroche.

Allô... seconde !

nous avons le 7 : Georgina qui est montée par Robert et qui me fait très belle impression ; le 9, Jocko, qui est monté par

Sammy baisse un peu le volume de la radio et répond à l'appareil.

Dupuis est coté à dix contre un; enfin tous les autres qui sont très calmes et qui maintenant galopent, qui prennent leur « Canter » pour se diriger au départ...
Actuellement les chevaux sont devant le startingate !

Allô... Ah ! c'est toi... Oui, oui, je t'ai reconnue.

Mal... je ne sais pas... Ben non, je ne sais pas... J'ai dû prendre froid, quelque chose comme une bronchite.

Je vous rappelle qu'il s'agit d'une course de 2.400 mètres, 2.400 mètres à parcourir de la façon suivante : il y a une longue

Le toubib ?... Il est venu tout à l'heure, enfin ce matin...

montée d'abord, de 1.000 mètres, qui nous amène au point le

Evidemment, mais il faut bien finir par se lever...

plus éloigné de l'hippodrome. Suit une descente de légère décli-

(*Il écoute la radio.*)

Quoi, qu'est-ce que tu disais ?...
Tu m'excuseras, j'ai pas entendu !

vité, puis pour finir une ligne droite de 600 mètres.

Tous les chevaux sont très calmes. Non... Non... Non... Bouton d'Or fait des galipettes, il semble un peu nerveux...

Oh ! écoute, Alice, sois gentille, t'en fais pas pour moi, tu veux, si je dois mourir, je t'assure que je te préviendrai à temps.
(*Il lève un peu la radio, sur le mot : « nerveux ».*)

... et son jockey a du mal à l'empêcher de foncer dans les rubans du startingate. J'ai même peur qu'il en vienne à les

Bon, écoute, Alice, je te rappelle dans cinq minutes, tu veux ?...

déchirer. Non ! je crois que le starter a réussi, l'aide du starter plus exactement, a réussi à l'écarter du startingate et que le départ aura lieu dans de bonnes conditions... Encore un petit

instant, je crois que cette fois-ci tous les chevaux sont sur la même ligne et le départ va... cette fois-ci... Non... Non ! Non ! Encore un instant, car il y a le n° 7, oui ! qui s'est retourné et il va falloir reprendre ce départ, maintenant... à nouveau... à

nouveau les chevaux se rangent... tout le monde a l'air bien en ligne.

Attention ?... Attention ?...

Et voilà... Ils sont partis !...

Ce que tu as à me dire, c'est sûrement très important, mais ça peut attendre quatre à cinq minutes, non ? Je te jure que je te rappelle dans cinq minutes. Où es-tu ?...

Aux Champs-Elysées ! Qu'est-ce que tu fous aux Champs-Elysées à cette heure-ci ? Pourquoi n'es-tu pas à ton bureau ?

Quoi ?... Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ?...

Mais pourquoi tu cries ? Ne crie pas comme ça, je ne comprends absolument rien à ce que tu me racontes.

Bon ! Alors... Tu me rappelles dans cinq minutes, d'accord ?

Mais non, il n'y a personne avec moi. Te fais pas de cinéma, je voudrais simplement réussir à écouter la radio !

Mais oui, une course !

Une course... tu comprends donc rien ! Bon Dieu, c'est pas possible, tu le fais exprès...

Bon, écoute, tu me rappelles ou je te rappelle, mais de toute façon on se rappelle ; à tout à l'heure, je t'embrasse.

(*Il a raccroché.*)

Oh !... c'est pas croyable !

(*Puis il continue d'écouter la radio dont il augmente le volume.*)

Ils sont partis et le peloton immédiatement s'est étendu ; et nous avons Typhon qui mène le train devant Dervitch et Cantarel ; à proximité, à trois longueurs, viennent ensuite Bouton d'Or, Georgina, Eglantine et Bonbon Rose...

... Ben et Jocko, alors ?

... et puis un groupe de cinq ou six chevaux groupés... et

et puis enfin... Jocko !

Jocko !

qui ferme la marche, qui est en queue du peloton...

Ah !

Et voilà Flibustier maintenant qui regagne un peu de terrain; Typhon a cédé le pas et Flibustier se porte en tête, Bouton d'Or est à une bonne longueur derrière et Georgina remonte par l'intérieur, suivie d'ailleurs légèrement par...

Mais Jocko, bon Dieu !

... Jocko, Jocko, lui, qui lui aussi par l'intérieur revient le long de la « lice » et qui est maintenant sur les talons de Georgina; ainsi au bout de douze cents mètres, nous avons toujours Flibustier qui mène avec Typhon et Bouton d'Or sur la même ligne, pendant que Georgina perd du terrain continuellement au profit de Jocko qui est maintenant quatrième.... Plus que six cent mètres, je pense, six à sept cents mètres à parcourir, l'entrée de la ligne droite. Flibustier est toujours au commandement avec Typhon qui est venu sur la même ligne que lui...

(*Sonnerie du téléphone ; il décroche, puis coupe la communication.*)

Jocko, lui, s'est rapproché sensiblement le long de la corde, il est troisième, Bouton d'Or quatrième suivi par Georgina sur ses talons, Cantarel à côté, et voilà à l'extérieur Dervitch qui fait une bonne pointe, et Jocko qui, dans un effort très spectaculaire le long de la lice, remonte ; il est maintenant à la hauteur de Typhon, alors qu'il ne reste plus que trois cents mètres à parcourir et Flibustier est remonté par Jocko; Typhon, lui, est rattrapé et il recule, il est à trois longueurs environ et

Vas-y, démarre ! Si tu démarres pas maintenant, t'es foutu.

Vas-y bonhomme ! Vas-y, montre-leur ce que tu sais faire...

Flibustier, non ! Jocko, c'est Jocko maintenant qui est une demi-longueur en tête suivi par Flibustier, Typhon, Georgina et Bouton d'Or. Nous sommes tous près du poteau d'arrivée maintenant, avec Jocko en tête, suivi à une demi-longueur par Typhon, Flibustier est derrière qui remonte un tout petit peu, mais c'est Jocko qui mène, Jocko va gagner... Non ! Non ! Typhon se ressaisit, Typhon vient à l'extérieur ! Incroyable ! Typhon, dans un effort très spectaculaire, rapproche... Rapproche... Il prend l'avantage, il vient de passer la ligne d'arrivée bon premier avec Jocko à une encolure, Flibustier troisième, Bouton d'Or quatrième, Georgina cinquième !

Vas-y bonhomme ! Vas-y ! Ça y est, tu les as...

Vas-y, vas-y, vas-y !

Tim, le jockey de Typhon, est en train de le flatter, les photographes se précipitent déjà sur la piste. Typhon va rentrer en vainqueur au pesage ! Oui ! Oui ! Typhon a gagné. Le numéro de Typhon vient d'être affiché, le 4, c'est bien Typhon, premier devant Jocko qui lui a cédé in extremis...

(*Il a arraché la prise du poste.*)

SAMMY. Le crétin !

Il s'aperçoit qu'il a toujours dans la main le récepteur du téléphone et raccroche. A ce moment précis et comme si elle n'attendait que cela, la sonnerie retentit.

Allô !... Non, faux numéro !

Il raccroche, puis machinalement se lève, emporte le téléphone qu'il pose sur la table, puis tout en préparant son café.

Quelle vacherie !

Et je l'ai joué gagnant, 50 billets gagnant, et il arrive, second...

Il prend un tube de lait concentré et le presse sans s'apercevoir qu'il est vide.
Sonnerie du téléphone.

Oh ! celle-là ! ! !... Allô ! Ah ! c'est toi Alice !...

Mais non, mais non, tout va bien, tout va très bien... ! ça peut pas aller mieux, même...

On ne peut rien te cacher...

Oui... Oui...

Mais dis-moi, au fait, t'as pris un jour de congé ? ou...

Tu as fait quoi ?

Oh ! Allons bon, voilà autre chose ! ! !... Ah ! ah ! ah !

Oh ! je t'en prie Alice ! je t'en pr...

Mais oui, je te l'ai dit ! mon petit, mais oui ! mais on dit tant de choses...

Mais non, Alice, mais non, je ne suis pas en train de revenir sur ce que j'ai dit, mais je..., mais j...

Mais je te jure que t'es douée..., tu sens le moment !

Tu le choisis ! C'est pas croyable ! ! ! Tu le fais exprès !

Bon ! écoute.. écoute !

Est-ce que tu veux me laisser parler, oui ou non ?

Bon ! Alors écoute... Voilà ce que tu vas faire ! Tu vas rentrer chez toi..., tu diras à ta mère que tu as eu un mouvement d'impatience.

Alors, tu lui diras ce que tu voudras !...

Mais bien sûr, elle te reprendra ! c'est ta mère après tout ! ! !

Mais non, il n'est pas question que tu viennes ici !...

Si j'étais chez moi ? ? ? Bien sûr, si j'étais chez moi, tu pourrais venir et rester tant que tu veux... ! Tu me rendrais même service..., tu t'occuperais de mon linge.

Mais je le sais que ça te ferait plaisir..., mon chéri.

D'accord, Alice ! Je te l'ai dit, c'est entendu !... mais je ne pouvais pas imaginer que tu allais me prendre au mot à la minute et traverser la ville, comme une fusée, avec ta petite valise.

Non ! non ! non ! et non ! Une fois pour toutes, il n'est pas possible que tu viennes ici...

Pourquoi ?... Mais parce que j'ai eu assez de mal à trouver ça ! C'est pas le rêve, mais c'est central et pas cher...

C'est tout de même pas de ma faute si la propriétaire ne veut pas de chiens ni de femmes, enfin...

Alice !... Alice !.. Alice ! est-ce que tu veux m'écouter, oui ou non ? parce que si on parle tous les deux en même temps, on ne se comprendra jamais !...

Oh ! je t'en prie !

Mais si, bien sûr que si, tu le sais bien... Bon ! voilà, je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime ! ! ! Là, t'es contente maintenant ? Alors, secoue-toi un peu et trouve une chambre ailleurs pour quelques jours...

Alors rentre chez toi. dans ces conditions-là... et ne me rends pas responsable...

Ecoute, Alice, je ne te demande pas grand-chose, mais pour l'instant j'ai déjà assez d'emmerdements comme ça... Ben oui ! t'as l'air de pas savoir ce que ça veut dire. C'est la première fois que t'entends ce mot-là ?

Oh ! tu ne gagnerais rien à changer avec moi...

T'as cinq cent mille francs, non ? Alors tu ne peux rien faire pour moi ! le reste, c'est de la littérature...

Mais si, je veux bien te voir, mais laisse-moi le temps de respirer. Y a pas le feu à la baraque !...

Ben, je ne sais pas, moi !... Quelle heure est-il ?...

D'accord, d'accord pour 4 heures !... Où ?... Bon, entendu.

Mais non, je ne vais nulle part !...

Mais non, il n'y a personne avec moi, je te l'ai déjà dit...

Je te le jure !... Je te le jure, je te le jure ! ! !

Est-ce que tu veux raccrocher, oui ou non ?

Entendu... 4 heures... (*Baiser.*)

Il raccroche le téléphone, se lève, prend les journaux, les regarde, ne trouve pas ce qu'il veut, va à la fenêtre qu'il ouvre et crie :

Hé ! « France-Soir courses ».

On lui lance un journal qu'il attrape. Il jette une pièce de monnaie.

Ça va !

Il ouvre le journal, vient au canapé chercher quelque chose pour écrire, ne trouve pas, prend le téléphone et vient poser le tout sur la table. Il écarte divers objets pour étaler son journal.

Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? Ah oui ! mon café ! Et il est froid...

Tout en cochant dans le journal, il compose un numéro.

Allô ! Allô ! Ici monsieur Rodié !

Oui, oui ! Sammy. Bon, dites-moi, mon vieux, à combien on prend... « Eclaireur », sur la troisième à Longchamp ?

Mais oui, je vous ai dit mon nom : Sammy, c'est moi.

Qu'est-ce que vous me racontez ?... Quoi ? Quoi ?

Quoi ? Vous ne voulez plus avoir affaire à moi ?...

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Non, mais dites donc, vous savez à qui vous parlez ?

Ça fait cinq ans qu'on travaille ensemble, mon vieux, alors vous ne m'apprenez rien en me disant que je vous dois de l'argent !

Quoi ?

Vous m'avez laissé un message à ce sujet ? Première nouvelle ! Où ? et quand ?

Tiens, c'est curieux, on ne me l'a jamais remis...

Dites donc ! dites donc ! Vous prenez un drôle de ton avec moi ! J'aime pas beaucoup ces manières-là, mon petit père ! ! ! Lorsque je verrai monsieur Bernard, je lui en toucherai deux mots. Vous voyez ce que je veux dire...

...Ah ! Monsieur Bernard veut justement me parler... Eh bien, c'est parait, ça tombe bien... Mais... et comment ! Vous me le passez.

Malgré son ton assuré, Sammy a l'air tout à coup assez ennuyé. C'est sur un ton tout à fait différent qu'il parle à Bernard.

Allô ! allô ! Ah ! c'est vous, monsieur Bernard ! Voyez-vous, je crois qu'il y a un petit malentendu — remarquez, c'est pas grave — entre votre employé et moi. Il paraît !... Il paraît !...

SUITE DU TEXTE DE « SAMMY » P. 27

Théâtre des Nations

" Rendez-vous des folklores du monde "

CUBA

« NOUS SOMMES L'AMÉRIQUE PARCE QUE NOUS SOMMES AUSSI L'AFRIQUE », PROCLAMENT FIÈREMENT LES DANSEURS DE L'ENSEMBLE NATIONAL CUBAIN. ET C'EST VRAI, CAR RUMBAS, COLUMBIAS ET GUAGUANCOS SONT DES RYTHMES AMÉRICAINS QUI NE PEUVENT ÊTRE DANSÉS QUE PAR DES NOIRS



MADAGASCAR

LES ARTISTES DU BALLET NATIONAL FOLKLORIQUE
LEUR DIVERSITÉ, LES PAS COMPASSÉS ISSUS DES
DANS LA DANSE DES QUETZALES, ET LES ARABESQU
COMME CELLES QUE DESSINENT LES RAVISSANTE





LE FOLKLORE MALGACHE, ENCORE BIEN VIVANT DANS LES VILLAGES DE LA GRANDE ILE, ÉTAIT, JUSQU'ICI, D'UNE VARIÉTÉ ET D'UNE PURETÉ INSOUPÇONNÉES, QU'IL S'AGISSE DU BIBO, RITE D'EXORCISME AU MOYEN DE LA DANSE, OU DE LA FAMADIHANA, CULTE JOYEUX RENDU AUX MORTS





CO RESTITUENT, DANS
RÉCORTÉSIENS, COMME
ILES PLUS MODERNES,
SES DE TEHUANTEPEC

MEXIQUE







LIBAN

C'EST LE BALLET ANWAR, DE BEYROUTH, QUI A EU L'HONNEUR DE REPRÉSENTER L'ORIENT ET SA CIVILISATION SÉCULAIRE QUI SE TRADUIT PAR DES ÉVOLUTIONS, TOUR A TOUR FRÉNÉTIQUES OU ALANGUIES

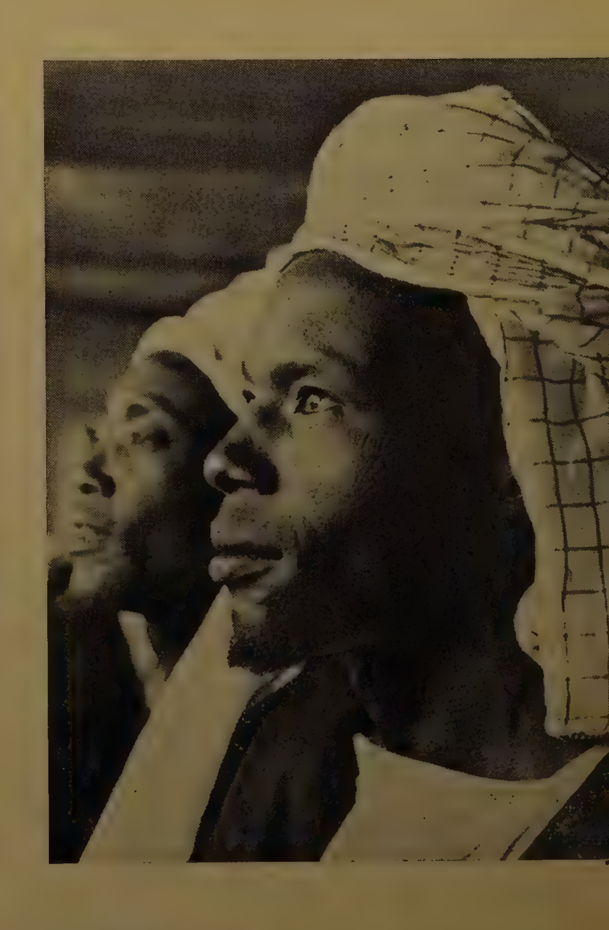


NIGER



LA COMMUNAUTÉ, DÉJA PRÉSENTE AVEC MADAGASCAR, L'EST ENCORE AVEC L'ENSEMBLE NATIONAL DE LA JEUNE RÉPUBLIQUE DU NIGER, AVEC SES DANSES GUERRIÈRES DES HOMMES DU DÉSERT ET SES RITES SOMPTUEUX DES PEUPLES DE LA BROUSSE





SUITE DES PHOTOS « THÉATRE DES NATIONS », PAGE 46

Il va vers la cheminée où se trouve la lettre de Bernard pour voir dans quelle mesure il y a lieu de s'en inquiéter.

Moi ? C'est la première fois que j'en entends parler, de ce message. On ne me l'a jamais remis.

Enfin, bon, je veux bien...

Allons ! allons ! allons ! allons ! allons ! Monsieur Bernard, ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes !

Vous n'allez tout de même pas me dire que je suis le premier de vos clients à vous devoir 50 tickets... Je ne vous croirais pas...

Ben quoi ? J'ai un peu de malchance en ce moment, ça peut arriver à tout le monde.... Tenez, aujourd'hui, par exemple..., j'ai pas été gâté, vous avouerez ?

Qui vous a dit que je devais de l'argent à Sadelli ?

Vous croyez que je fais des affaires avec ce genre de gars !... Et puis... et puis... et puis de... de... toutes façons, même si c'était vrai, monsieur Bernard, je ne vois pas ce que ça pourrait changer à nos relations ?...

Mais enfin qu'est-ce que vous voulez dire avec un risque à ne pas prendre ?

Mais oui, je le sais, il est dangereux. Et alors ?...

Quoi ?... Il vous a dit quoi ?...

Ah ! mais alors, attention ! Attention ! Alors là, je vous dis « attention », monsieur Bernard ! *ATTENTION !*

Vous savez ce que c'est que ça ?... « C'est une menace caractérisée. » Je peux aller à la Police, moi ! Avec ça !

Et alors il aurait l'air fin, tout Sadelli qu'il est !

Bon. Maintenant, écoutez-moi bien, monsieur Bernard...

Je vais vous dire une bonne chose : *MOI* : Sadelli... j'en ai rien à foutre...

Mais non, mais non, mais non, il ne me fait pas peur !

Ni lui ni son équipe de truands ! Vous pensez si j'en ai vu d'autres...

Bon. Ecoutez, monsieur Bernard, assez parlé de Sadelli.

Pour ce qui est de nous deux !... Je viens de vous le dire : j'ai une mauvaise passe, mais ça peut pas durer toujours, vous ne pouvez pas refuser de me donner un coup d'épaule. Je ne sais pas, moi. Ouvrez-moi un crédit de 50.000 fr. Qu'est-ce que c'est pour vous ?

Remarquez, j'ai dit 50, c'est pour dire un chiffre. J'aurais aussi bien pu dire 25 ou... ou 10 !

Mais enfin, monsieur Bernard, vous n'allez tout de même pas me laisser tomber comme un... !

Bernard a raccroché.

Loupé...

En consultant à nouveau le journal et très doucement, à lui-même.

Vieux singe !... Avec tout l'argent que je lui ai laissé...

Puis sans regarder l'appareil, il avance la main pour faire un appel ; c'est alors que la sonnerie retentit ; il a un réflexe de peur.

Qui est à l'appareil ?...

Non, non, il est sorti..., il est...

Oh !... Bonjour, monsieur Sadelli, je ne vous avais pas reconnu, figurez-vous !

Non... Si... J'avais cru que c'était mon beau-père. (*Rire.*)

C'est drôle, hein ! (*Rire.*) Et vous savez, la famille... et moi !... (*Rire.*)

Ben non, vous n'avez pas la même voix pourtant. (*Rire.*)

Bon, écoutez. mon vieux ! Vous savez que c'est marrant la vie. hein ! les coïncidences ! J'allais justement vous appeler...

Si, si, parole d'homme ! J'avais la main sur l'appareil.

Mais oui, figurez-vous qu'en regardant dans mon carnet de comptes, je m'aperçois que je reste vous devoir de l'argent...

Vous le savez... ben oui, évidemment ! Combien d'ailleurs exactement ? Attendez..., je vous demande une seconde...

Jeu de scène avec le journal pour faire croire qu'il feuillette un carnet près de l'appareil.

C'est exact... 200 tout rond..., ça fait un compte juste.

Evidemment..., évidemment, il serait temps que je paye mes dettes. Surtout que ça remonte à loin, n'est-ce pas ? Ça fait au moins deux mois.

Combien ?

Six mois ! ! !... Oh ! là, là ! c'est pas croyable..., comme le temps passe... On ne se voit pas vieillir...

Bon ! Ecoutez, mon vieux... parlons peu, parlons bien...

Le mieux, je crois, c'est que je vous mette un chèque à la poste...

Cash !...

Un chèque, c'est un chèque ! ! !

Je vois... Bon... Eh bien, c'est parfait, je dois justement passer devant votre bureau samedi, j'en profiterai pour déposer l'argent. O K, c'est d'accord. Au revoir, M'sieur Sadell...

Ce soir..., avant six heures !...

Mais vous rigolez, mon vieux ! Comment voulez-vous que je mette la main sur 200 tickets à cette heure-ci de la journée ? Les banques ferment à quatre heures !

Ah ! vous avez tort de le prendre comme ça, vous avez tort !

Non mais qu'est-ce que vous croyez ?... Que j'ai 200.000 francs planqués sous mon matelas, comme une rombière ! ! !

Crier..., crier... Mais personne ne crie, mon vieux, personne ne crie !...

Mais enfin, quoi, bon Dieu, puisque je vous dis que j'les ai pas ! ! ! J'peux pas les inventer. On ne peut pas raser un homme qu'est chauve. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?... Un hold-up... Que je fasse sauter le coffre de ma banque... Elle est fermée...

Non... bon... alors.

Enfin, Sadelli, je ne vous comprends pas. Votre intérêt, c'est d'avoir votre fric, alors laissez-moi une chance...

Tenez, tenez..., j'ai un tuyau formidable sur la troisième à Longchamp. C'est aussi sûr que si le cheval me l'avait dit. (*Rire.*) Eh bien, je vous en fais profiter : fifty-fifty... Comme ça tout le monde est content...

Vous, vous avez votre fric... et moi, je...

Mais laissez-moi au moins mettre 10.000 francs dessus, ou... ou 5.000 ?

Evidemment, j'ai 5.000 francs. Qu'est-ce que vous croyez ? J'ai de l'argent, seulement il se trouve que je n'ai pas d'espèces sur moi... Vous en avez toujours, vous, du liquide sur vous... ?

Eh bien ! moi, je paye par chèque, mon vieux. Je paye par chèque.

Ecoutez. Vous n'allez pas recommencer à me menacer parce que moi, j'appelle la police. Je serais en état de légitime défense.

Le petit Lionel... ?

Ben... oui... je le connais !...

Et alors... ?

Bien sûr... il est à l'hôpital...

Oui... oui... enfin... oui... je le sais.
25 petites écorchures..... au rasoir et il vous devait seulement... 100.000... Moi..., je vous en dois 200.....

Oui..., oui..., je sais faire une multiplication.

Ecoutez, Sadelli, j'aime mieux vous parler franchement, je suis malade !

Non, non, c'est pas du bluff... Avec un gars comme vous, ça servirait à rien... Croyez-moi, ça ne va pas !

J'ai de la fièvre : j'ai au moins 39°5...

Vous avez raison, je devrais être mort. (*Rire.*) C'est drôle. (*Rire.*) Vous êtes drôle. (*Rire.*) Je le...

Mais je le suis pas...

Mais je ne peux pas sortir... Comment voulez-vous que je vienne à votre bureau, Sadelli ? Soyez humain, je ne tiens pas debout.

Vous allez m'envoyer quelqu'un à 6 heures..., ici ?

Mais ce n'est pas possible, Sadelli... Vous êtes fou ! Puisque je vous dis que je ne les ai pas, ça servira à rien. Comment voulez-vous que je les trouve d'ici tout à l'heure ?... Laissez-moi un peu de temps. Donnez-moi..., je ne sais pas, moi, ...*deux jours !*

Tenez même pas..., un seul !... Un seul et je me débrouille... Je les aurai. Je vous jure que je les aurai. J'sais pas comment, mais je les aurai... Je ferai n'importe quoi, mais laissez-moi une chance, bon Dieu ! Je me tue à vous dire qu'il n'est pas possible que je trouve 200.000 francs en trois heures.

Mais écoutez-moi, Sadelli. Laissez-moi parler. Sadelli, je vous en supplie, Sadelli !... Je vous en supplie, je... ! Sadel..., Sadel..., Sad...

On a raccroché.

Il considère le récepteur qu'il tient dans sa main, puis le repose très doucement. Machinalement il prend une cigarette qu'il n'allume pas. Il regarde le verre où des mégots flottent dans un reste de bière ; il va à la recherche d'allumettes ; en chemin il s'arrête pour vérifier qu'il n'en a pas dans ses poches, va jusqu'à l'armoire.

Sammy ouvre la porte de l'armoire, trouve une bouteille de whisky et un verre ; il se verse à boire, il boit. Quand il repose le verre, il se trouve en face de la glace accrochée à l'intérieur. Il se regarde. En bougeant son visage, il peut constater que les défauts du miroir accusent des marbrures sur son image. Il referme brusquement l'armoire et s'appuie sur la porte.

Un instant, son regard est vide. Soudain, il regarde sa montre. Pendant un instant, on le voit qui réfléchit intensément. Il a pris sa décision. Il va dans sa chambre. Il attrape sa veste sur le dossier d'une chaise, prend un carnet dans la poche, remet soigneusement la veste sur le dossier, et revient dans le living-room. Il va au téléphone qui est sur le canapé, cherche un numéro dans son carnet, ne le trouve pas. Il emporte le téléphone au meuble où est l'annuaire. Il cherche un numéro qu'il compose dès qu'il l'a trouvé.

Mais qu'est-ce qu'ils foutent ?... Allô ! je voudrais parler à Monsieur Rodié, s'il vous plaît... ? De la part de son frère... Sammy...

(*Pour lui-même.*) 200.000 francs en trois heures ?... J'y arriverai pas.

(*A l'appareil.*) Allô ! Pierre ? Sam à l'appareil...

Commence pas à m'engueuler...

Mal... J'ai besoin de toi, Pierre. Je sais bien qu'on se voit pas souvent..., mais t'es tout de même mon frangin... Y a que toi qui peux me sortir de là.

Deux..., deux cents...

Mais Pierre... Pierre ! Pierre ! t'en va pas ! Attends une seconde. Tu penses bien que si je me suis décidé à t'appeler, c'est que c'est vraiment très grave...

Il faut que j'aie ça avant 6 heures, sans cela, ils vont m'esquinter la gueule...

Mais qu'est-ce que ça peut faire la raison pour laquelle je le dois ? Ce qui est important, c'est que je les doive !

Ecoute, Pierre. Je te demande un service..., je ne te demande pas un sermon...

Oui, oui, oui, oui, je le sais. Tu me l'as déjà dit, tout le monde me l'a dit... Papa, même maman, me le disait : « T'es le bon fils, et moi ? La brebis galeuse »...

Mais qu'est-ce que tu m'as proposé ?... De me prendre avec toi dans ton affaire ?

Sincèrement..., tu me vois dans une épicerie, en train de distribuer des sardines ?

Bon... écoute... écoute... écoute ?... *Bon,* écoute ! *Pierre,* j'accepte ! Là ! t'es content ?

Oui, j'accepte. Tu me prends avec toi comme associé. Je ne peux pas te dire mieux...

Et puis comme ça, tu peux me donner 200.000 fr en avance sur mes...

Pourquoi une avanc... ?

Mais Pierre, je me tue à te dire qu'il faut que j'aie cet argent-là avant 6 heures... C'est pas possible que tu ne comprennes pas ? Tu le fais exprès ? ou quoi ? (*Crié.*) Mais bon Dieu, si tu veux pas le faire pour moi, fais-le pour maman.

Il faut que tu me croies, Pierro. Je t'en supplie, j'n'peux rien faire d'autre... Si tu savais ce que j'ai peur ! Si tu savais ! A coups de rasoir... ils font ça...

Si je les ai pas ?

T'auras pu qu'à aller faire un tour, demain, dans les hôpitaux..., tu finiras bien par me trouver.

Mais non, Pierre, mais non, ces gens-là n'ont pas pitié !...

Tu peux pas comprendre, toi ! c'est..., c'est pas ton milieu ? Tu... tu vends des choux-fleurs !...

Mais non, c'est pas possible. Il y a longtemps que j'y ai pensé. Ma valise est faite, mais c'est pas des enfants de chœur. Y a sûrement un type en bas qui m'attend !...

Ecoute, Pierre, si tu ne peux pas me donner tout, donne-m'en seulement la moitié... J'sais pas, moi...

Peut-être qu'avec quelqu'un d'autre..., j'arriverai à réunir..., de droite... et de gauche..., ou peut-être que je réussirai à les attendrir... J'en sais rien..., mais fais quelque chose.

Mais enfin, bon Dieu, moi aussi, je t'ai rendu des services !

Ben quoi, tu te rappelles pas ? Au lycée, quand t'as cassé la grande glace..., c'est tout de même moi qui me suis laissé engueuler... Y a longtemps..., y a longtemps..., d'accord, mais... eh ! tiens, à la Libération, quand le gros Max, il voulait te casser la gueule, si j'avais pas été là ! ! !

Ah ! tout de même ! Et je ne parle pas de ta femme. Le jour où j'ai juré que t'étais au cinéma avec moi, alors que t'étais en train de t'envoyer la caissière !... 25.000. T'es minable, Pierre !

Dire que c'est toi le type bien de la famille, y a de quoi se marrer !... Tiens, t'es là, en train de marchander la vie de ton petit frère, comme si t'achetais des peaux de lapin... Tu veux que je te le dise ? Les mecs qui vont venir tout à l'heure ? Hein ! eh bien ! c'est pas eux qui vont me descendre, c'est toi, mon frangin ! Tu vas me laisser massacrer, tout ça pour pas sortir ton pognon ! T'es un salaud, Pierre ! T'es un salaud ! un salaud ! un salaud !...

Je te demande pardon...

Je te remercie...

Au moins, tu vois, je sais à quoi m'en tenir...

Tes 25.000 francs ?... Ah ! tu peux te les garder, tiens, tu vas acheter... une paire de renards argentés à ta rombière, et qu'elle étouffe avec !

Il raccroche l'appareil en le claquant sur son support.

Et voilà mon frangin !... Mon propre frangin ! (*A l'appareil qui était mal accroché.*) Salaud ! salaud ! salaud ! (*Presque en hystérie, frappant sur le lit, puis traversant la pièce, et balançant la valise sur le haut de l'armoire.*)

Salaud ! salaud ! salaud !

La tirade doit se terminer laissant Sammy épuisé, à moitié en larmes, debout, appuyé contre la boîte à poupée qui attirera son attention. Il fouille dans ses poches de veste, pas de cigarettes, prend un mégot dans un cendrier, l'allume, et s'assoit sur le lit en tirant des bouffées. Le goût est horrible et il le jette, toussant et crachant.

Soudain, son regard s'arrête sur une pile de boîtes cartonnées entassées dans un coin. Il se lève, y va et ouvre une des boîtes de dessus. Sammy en retire une poupée bon marché, en plastique, tout habillée. Il la considère un instant et lentement, l'IDEE lui vient. Il repasse brusquement dans le living-room.

Sammy décroche le téléphone, feuillette son carnet, trouve un numéro et le compose. Tandis que le numéro sonne, il examine la poupée qu'il tient à la main.

Allô ! Monsieur Belmann ? Sam Rodié. Comment ça va ? Bien ? Ah ! bon ! tant mieux !

Et les affaires ?

Bravo !

Bon. Eh bien ! voilà pourquoi je vous appelle, Monsieur Belmann ! J'ai en main exactement l'article que vous cherchez. Incassable, lavable, fabriqué en Allemagne, tout premier ordre.

Parfaite condition... C'est garanti.

C'est un lot saisi à la douane.

Ce que c'est ?... Des poupées, mon cher Monsieur, des merveilleuses poupées, en chair et en os !

Evidemment... nous ne sommes pas à Noël... Ça se saurait...

Mais les gosses ont toujours besoin de poupées !

Attendez donc de les voir avant de dire non, vous serez épaté. Elles disent « Papa - maman » comme si elles n'avaient jamais fait que cela. Tenez, écoutez, Je vous fais un reportage. Ne quittez pas...

Il approche la poupée du récepteur, appuie dessus. La poupée n'émet pas le moindre son. Pour lui-même :

Mais bon Dieu vas-y !

La poupée, malaxée et torturée, émet enfin un petit cri bizarre. Triomphant, imitant une poupée :

« Man-man »... Alors, c'est pas extraordinaire ça ! On se croirait pas dans une vraie petite nurserie ? 5.000 fr. la douzaine ? Ça vous va ? Le lot fait 30.000.

Mais non, mais non, ce ne sont pas les mêmes que celles de l'hiver dernier. Ça n'a rien à voir.

Allez, rendez-moi service. Je vous liquide le tout pour 29.000 fr.

Vous n'arrivez pas à vendre en ce moment ?

Oh ! oh ! oh ! vous m'avez dit tout à l'heure que ça marchait du tonnerre.

Bon, bon, bon, disons 25, et on n'en parle plus.

Vous ne voulez pas de poupées du tout ?... Ah ! vous n'êtes pas marrant vous !

Bon, alors qu'est-ce que vous voulez ?

Un fauteuil, d'accord ! Quel fauteuil ?

Ah !... ben oui, c'est vrai, vous êtes venu chez moi la veille de l'Ascension ! Même que vous étiez pas tout seul. Avec une grande rouquine !

Hein ! quand je vous le dis « qu'avec Sammy, rien ne se perd » ! Comment elle s'appelait déjà ? Non ! non ! ne me le dites pas ! Hum ?... Dai... ? Dai...

Daisy ! c'est ça !... Oh ! oh ! (*Rires.*) Oh !... entre nous, vous étiez pas fauché, hein ? Où c'est que vous aviez été dégotter c't'oiseau-là ?

Je vous demande pardon, vous l'avez... ? Toutes mes félicitations, monsieur Belmann, toutes mes félicitations...

Le fauteuil, décidément, c'est une idée fixe.

Oui, oui, il est très beau..., c'est un fauteuil d'époque.

Mais enfin, monsieur Belmann, je ne vous comprends pas, vous achetez et vous vendez de tout, *vous !*

Alors pourquoi c'est justement mon fauteuil que vous voulez ?

Il regarde avec tendresse le fauteuil de style, au milieu de la pièce.

Non, non, je suis désolé, mon vieux ! il n'est pas à vendre !

Mais je m'en fous qu'il vaille cher !

Je vous demande pardon, mais j'aime pas parler de ça !... Ma mère est morte dedans.

Vous pouviez pas savoir ! Vous comprenez, c'est la seule chose qui me reste d'elle ! Elle est restée cinq ans paralysée... Elle était dedans. C'est peut-être bête et sentimental, mais même si on me donnait 20.000 fr., ça m'intéresserait pas !

50.000 ?

Il regarde vers le fauteuil, courte lutte de conscience.

Non, désolé, mon vieux. C'est sacré.

Si j'en découvre un pareil, je vous l'indiquerai, c'est promis !

Bon. Alors, à part ça, il y a bien quelque chose que je puisse faire pour vous ? Tenez en ce moment, je peux avoir des imperméables en plastique à 1.000 francs pièce. Ça vous intéresse ? C'est un lot de 200 à enlever tout de suite.

Vous en avez à me vendre ? Bon, ça ne fait rien... !

Eeeeeeeh ! Ecoutez, Belmann ? Je vais être franc avec vous. Il m'arrive un coup dur. J'ai absolument besoin de réaliser du liquide d'ici ce soir.

Du whisky américain ? Mais fallait le dire plus tôt, nom d'un chien !

Combien vous en voulez ?

Bon, bon, ça ira

Dites-moi, monsieur Belmann, il ne faudra pas le mettre en devanture tout de suite.

Il faudra le laisser un petit peu à la cave..., enfin à l'ombre..., vous voyez ce que je veux dire...

Voilà..., parfait. A combien vous êtes preneur ?

1.300 (*Réaction.*) 1.300 ?... ah ! vous êtes dur avec le peuple ! Même pour moi ? C'est difficile d'en trouver à moins de 1.500. Il faut tout de même que j'aie un petit bénéfice dessus..., sans ça c'est pas la peine que je...

Faites un effort.

1.400 ? Bon, bon, d'accord, 1.400 ; je vous rappelle tout à l'heure. Oh ! à propos, Monsieur Belmann, la marchandise, en liquide, hein ! vous comprenez pourquoi ?

Ce genre de commerce, par chèque, c'est pas indiqué...

D'accord. Vous au moins vous êtes gentil. A tout de suite...

Il raccroche, passe la main sur ses lèvres, pensivement, puis feuillette à nouveau son carnet.

Thierry ?... voyons, Thierry ?... Thierry ! Tony !... Touring Club... Tailleur ! Tiens, je lui dois encore ma veste, à celui-là ; elle était loupée, ça fait rien.

Taxi !... Thierry !

Thierry ?... Ici, Sam. Bonjour ! Bon ! Whisky ? Bourbon ? T'en as ? Bon ! Ben ! débrouille-toi ! c'est ton boulot !

Quoi ?

1.300 balles ?... Non, mais dis ! Ça va pas dans ta petite tête ? Hier ? chez Thibault, on le proposait à 1.100 et personne n'en voulait. Allez, mon vieux, c'est 1.150 ! J'ai pas de temps à perdre. Combien t'en as ?

C'est tout ! Ah ! y avait vraiment pas de quoi discuter. Bon, je prends le tout. Nous disons donc (*Prenant un papier et notant rapidement.*) : quatre douzaines à 1.150 la bouteil...

Pour 50 balles, tu vas pas en faire une jaunisse. Tu te rattraperas sur le transport.

1.175 ! A prendre ou à laisser !

Bon... 4 douzaines à 1.175... ça fait (*Il fait des comptes à mi-voix.*) 56.400. D'accord ?

Bon. Je t'envoie quelqu'un tout de suite avec un chèque.

Quoi ?

Non, mais dis-donc ? (*En passant devant le buffet.*) Mes chèques sont peut-être pas assez bons pour toi ?

Monsieur veut des espèces ! Monsieur n'a pas confiance ! Eh bien ! n'en parlons plus, tant pis. On fera pas d'affaires ensemble !... Ciao !

Il tourne légèrement le cadran du téléphone, le maintient ainsi une seconde et le relâche.

Allô !... qui est à l'appareil ?

Quoi ?... t'es encore là ?

Ah ! non, mon vieux, non, raccroche ! J'ai besoin de faire un numéro.

Mais tais-toi donc, tu veux me dire qui fait des affaires en espèces à notre époque ?

D'ailleurs il est 3 heures et demie. Je ne vois même pas ce que je pourrais faire.

25.000 en cash, un chèque pour le reste ?

Ah ! vraiment Thierry, tu me déçois. Tiens, tu me fais de la peine !

Bon, bon, bon, discute pas. Si c'est ta manière de faire des affaires, je veux bien, j'ai pas de temps à perdre, mais c'est la dernière fois, je te préviens... J'envoie quelqu'un chez toi dans une demi-heure. Salut. (*Il raccroche et dans le mouvement.*) Petit salaud !

Il regarde sa montre, redécroche, compose un numéro, cherche une cigarette, n'en trouve pas, bien sûr, et entraîne le téléphone dans sa chasse au mégot.

Allô ! Pipo ?

Sammy ! Dis donc, tu veux te faire 5.000 balles ?... J'ai une course ou deux pour toi, si ça t'intéresse ?

J'ai dit : 5.000, pas 10 !

Bon, alors écoute-moi, tu prends ta voiture...

Eh bien ! va en louer une !

Non, non, non, non, non. J'ai besoin de toi « avec voiture ». Si la tienne est au garage, c'est pas possible.

Tu te débrouilles ?... Bon. Alors rendez-vous chez moi dans dix minutes. Perds pas de temps ! C'est pressé ! Ciao.

Il fouille dans ses poches et, exaspéré, jette sa veste par terre. Il reste là, debout, réfléchissant, puis regarde à nouveau le téléphone, se décide et y va ; il décroche, compose un numéro. En attendant la communication, il prend dans le cendrier un mégot écrasé, le remet droit et cherche une allumette.

Allô ? le Silène ?

C'est toi, Jacques ?

Bon. Dis donc, il doit y avoir dans la salle, une fille..., blonde..., elle a 23 ans.

Elle s'appelle Alice, elle a une valise. Tu l'appelles ?

Oké... merci...

Pause.

Alice ?

Sam. Ecoute..., euh ! tu as de l'argent ?

Non, non, non, du liquide, pas ton livret de caisse d'épargne !

Bon, tant pis. Si tu veux ! Combien tu as dessus ?

Ben, regarde.

Hé ! Hé ! Alice ? dans la colonne de droite, hein ?

Pause.

Onze ?... Onze mille trois cent cinquante..., pour te marier ? Ah ! bravo, Alice ! Bravo ! tu fais des économies, sans doute ? C'est ta dot que t'as placée ?

Allons, allons, je ne voulais pas te faire de peine, te vexe pas.

Ah ! surtout, surtout ! ne pleure pas.

Ecoute..., commande-toi une bière.

C'est ça, je serai là à 5 heures.

Entendu...

Tu m'en veux plus ?

Je t'embrasse... A tout à l'heure...

Il raccroche. Il réfléchit à nouveau et son cerveau travaille tellement qu'on a presque l'impression d'entendre une machine à calculer.

25.000 cash ? 25.000 !... 25.000 !

Il s'arrête net, fixe le téléphone, hésite encore un instant, puis décroche et compose un numéro.

J'ai pas le temps d'être fier...

On entend la sonnerie, le correspondant décroche.

Je voudrais parler à Monsieur Rodié, s'il vous plaît. De la part de son frère...

FONDU AU NOIR

---

acte 2

Il n'y a pas d'entracte.

Pendant le noir, le tic-tac du réveil est monté très fort ; puis il baisse un peu et progressivement la lumière revient sur scène. Mais l'éclairage s'est légèrement modifié ; on doit sentir qu'il est plus tard dans l'après-midi.

Le réveille-matin d'ailleurs qui marquait 4 heures moins 20 à la fin du tableau précédent, marque maintenant 5 heures moins le quart.

Sammy est au centre de la pièce, sur le tabouret ; autour de lui, beaucoup de papiers, des bottins. Il regarde fixement le téléphone, à ses pieds.

Mais qu'est-ce qu'il fout, bon Dieu ? Faut pas une heure pour charger dix caisses de whisky... 5 heures moins le quart !...

Le téléphone sonne et Sammy se jette dessus.

Allô ! Pipo ?

Ben, qu'est-ce qui t'arrive ?

Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne peux pas mettre tout dans la voiture ? Mets-le dans le coffre.

Il est déjà plein ?... Non mais, c'est pas possible, tu transportes des cadavres ?...

Bon. Ben, au lieu de discuter, arrête un taxi !

Ce que tu ne peux pas mettre dans le coffre, tu-le-mets dans un taxi et tu-te-fais-suivre-par-le-taxi !

Ecoute, je t'en supplie, fais travailler un peu ta matière grise !...

Voilà..., t'as compris... et tu te dépêches, parce que c'est pas une partie de campagne.

Bon maintenant, écoute-moi. Tu connais Belmann ?

Belmann ? près de la rue de la Pompe ? Tu le connais ?

Alors, attends une seconde... (*Il attrape le carnet.*)

Belmann ? Belmann ? C'est... rue... Paul-Godart ?... 106 ! 106, rue Paul-Godart.

Tu y as déjà été ? C'est un coup de pot. Bon, alors tu files là-bas à toute biture. Tu le demandes personnellement...

Tu lui remets la marchandise, et tu touches..., attends... (*Tout en cherchant dans ses papiers.*) 67.200. T'as noté ?

Mais note-le, bon Dieu ! Comment tu veux t'en souvenir ?

Bon. Surtout ne te laisse pas filer de chèque ! Hein ! en liquide, surtout en liquide !

Oui, oui, c'est d'accord. Mais on ne sait jamais...

Quoi ?

OUIiiii, tu peux prendre tes 5.000 balles dessus. Ah ! dis donc, la confiance règne !...

Discute pas, j'ai pas le temps. Tu te dépêches, c'est tout ce que je te demande. Salut !

...Et tu me rappelles en sortant de chez... (*Mais Pipo a déjà raccroché.*) Pour une fois, il a été plus vite que moi...

Pourvu qu'il pense à me rappeler !

Sammy compose un autre numéro.

Finay ?... Maurice Finay ?...

Sam. Salut ! Tu vas bien ?

Bon ! Dis-moi, Maurice, je t'appelle parce que j'ai une affaire qui peut être intéressante pour toi.

Oui... enfin... pour nous deux.

Voilà. Euh..., le... temps est incertain..., je ne sais pas si tu as vu que la météo annonçait de la pluie... Moi, je crois qu'on va avoir une demande rapide sur les imperméables. J'en ai en plastique à 1.200, ça t'intéresse ?

D'accord, d'accord. Il a pas plu depuis trois semaines, mais raison de plus, ça peut pas durer ?...

Disons mille balles ?

Je sais de source sûre que Belmann en a acheté à 1.200.

Bon ! bon ! bon !... Si ça t'intéresse pas, dis-le franchement. Moi je croyais te faire plaisir..., mais...

Une vague de chaleur ? Voyez-vous ça ! Monsieur a ses entrées à l'Observatoire, sans doute ?

Bon, allez, on n'en parle plus.

40 pour 38.000 ?... Ça fait..., ça fait combien ça ? Euh !... Bon, ben d'accord, comme ça j'aurai pas téléphoné pour rien. Y sont chez toi dans vingt minutes ! Ciao ! Hé ! Maurice, en liquide, hein ?

38 liquide ou 40 espèces ? Non, mais qu'est-ce que c'est que ces mégotages de marché aux puces ?

Bon ! Bon ! pas le temps de discuter, d'accord !

J'te dis que je suis d'accord ! t'étrangle pas !

Il a raccroché et compose un numéro immédiatement.

Allô ! Monsieur Belma... Je voudrais parler à Monsieur Belmann, s'il vous plaît ?

Ça va être long ?

Non, non, je préfère attendre.

Il calcule fébrilement, en jetant des chiffres sur son carnet.

Whisky : 67.200, ...moins les 5.000 de Pipo, ça fait 62.200. Plus les imperméables : 38.000 ; 2... ; 2 et 8... 10 ; 6 et 3... 9 et 1... 10.... ça fait 100.000, 100.200 exactement.

Allô ! Monsieur Belmann ?

Non ! je vous demande pardon... je parlais tout seul...

Alors voilà, je vous appelle comme convenu : *c'est fait !*

La marchandise sera chez vous dans dix minutes.

Du Bourbon !

Tant mieux.

A part ça, Monsieur Belmann, j'ai pensé à quelque chose pour vous. Tout à l'heure vous m'avez dit que vous aviez des imperméables dont vous n'arriviez pas à vous débarrasser. Entre parenthèses, ça ne m'étonne

pas. Vous avez lu les journaux ? Il n'a jamais fait aussi chaud depuis dix-sept ans, paraît-il. Vous risquez de les garder longtemps, vos impers ! c'est moi qui vous le dis.

Eh bien, non, je vous en débarrasse. J'en prends 40 à 500. Ça vous fait...

Ah ! bien, écoutez, Monsieur Belmann ! Faudrait savoir si vous voulez les vendre ou en faire des petits pains.

Bon, disons 550, parce que c'est vous et qu'on fait déjà une affaire ensemble !

560, si vous voulez..., je ne suis pas à 10 balles près... 4 fois zéro... 4 fois 6... 24 ; 4 fois 5... 20 et 2... 22. Ça fait 22.400. Vous êtes d'accord ?

Bon ! Dites-moi, maintenant y a tout de même quelque chose qui m'embête.

Je ne peux pas vous envoyer de chèque tout de suite !

Eh bien ! mon livreur est en route pour aller chez vous !

Il vient d'arriver ?

AH ! Vous voyez, je ne mentais pas.

Alors... euh... lui chez vous et... moi, ici ! C'est pas commode.

D'accord, je vous mets ça ce soir à la poste...

Vous au moins vous êtes chic...

Merci... Merci.

Dites-moi, je vous demande pardon, mais est-ce que vous pourriez me le passer ?

Mon livreur.

D'accord... J'attends... et merci encore !

Il pianote nerveusement pendant la seconde de pause.

Allô ! Pipo ?...

Allô ? c'est toi, Pipo ?

T'es tout seul ?

Bon, écoute-moi ?... Belmann va te remettre 40 imperméables ; tu vas les livrer chez..., chez... chez Maurice Finay, 32, rue de Chazelles. Tu sais, c'est juste derrière le grand garage Talbot ?

C'est ça.

Alors là..., tu prends 38.000 francs. En liquide toujours, et tu m'appelles.

Quoi ?

« Tu n'imaginais pas qu'il faudrait courir autant ? »

Mais c'est pour ça que je te paye, mon petit vieux, figure-toi. *Tu n'imaginais* tout de même pas que je t'avais donné 5.000 balles pour aller faire un tour au Bois ?

Allez, grouille ! Tu me raconteras ta vie un autre jour.

Il raccroche, ajoute quelques chiffres sur sa feuille, puis consulte son carnet alphabétique.

Bernier... Boxing-Club... Bouling... Fouquet's Bar... Backer... Bardinnet... Backer ?... Ah ! Backer !...

Il va pour téléphoner, mais la sonnerie se déclenche.

ALLO ?

Ah ! c'est toi, Alice ! (*Il jette un coup d'œil au réveil.*)

Alice ! J'ai pas le temps de te parler maintenant... !

On avait rendez-vous à 5 heures et il est 5 heures moins 5... y a pas de temps de perdu ?

Alice !

Alice, euh !... Si... je ne suis pas là à... 6 heures... et demie..., tu ne m'attends pas, hein ?... C'est que je n'aurai pas pu venir... (*Très rapidement.*) Je t'expliquerai..., je t'expliquerai.

Il a raccroché ; il hésite une seconde, puis se souvenant :

Backer !

Il va pour faire le numéro, mais s'aperçoit, ayant décroché, qu'il a oublié ce numéro. Il consulte à nouveau son carnet.

Eur. 77-60, Eur. 77-60.

Allô ! Monsieur Backer ?

Qu'est-ce qu'ils ont tous, aujourd'hui !

Il se met un mégot entre les lèvres, s'aperçoit une fois de plus que la boîte d'allumettes est vide, il jette un coup d'œil vers la table, y va en courant avec son téléphone, ne trouve pas d'allumettes, pose le téléphone sur la table et fonce dans la cuisine. Il allume le réchaud à gaz avec un briquet sans mèche, le mégot toujours dans la bouche, penche la tête de côté pour allumer le mégot, se brûle à moitié les sourcils et se reprécipite dans le living-room. Du récepteur décroché s'échappent des Allô ! Allô !

Allô, Monsieur Backer ? Bonjour !

Sam Rodié, à l'appareil... Je vous demande pardon, j'étais sur une autre ligne...

Comment ça va ? Les affaires ?

Oui. Oui. J'ai entendu dire cela.

Mais y a pas de quoi dramatiser, hein ? (*Il rit.*) Une bonne petite faillite, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Au contraire, ça peut même arranger bien des choses.

Allons ! Allons ! allons ! allons ! ne jouez pas les martyrs, vous n'êtes pas à plaindre !

Moi, je me contenterais encore bien de votre belle maison...

Vous ne l'aviez pas mis au nom de votre femme ?

Mais vous êtes un enfant !

Et ses bijoux ?

Mais pourquoi ? Au nom de la société ?

Pour ne pas payer d'impôts ! Eh bien, bravo ! Ah ! ben comme ça, vous n'en payerez plus !

Mais alors tout ? alors ? La Cadillac ? Le...

Mais alors mon vieux, vous êtes pas en faillite. C'est pas ça une faillite. Vous êtes raclé : raclé jusqu'à l'os... ! BONNE CHANCE !

Il a raccroché et recomposé immédiatement un autre appel.

Est-ce que Monsieur Marchetti est là, s'il vous plaît ?

De la part de Sam Rodié.

Ah ! c'est Monsieur Marchetti à l'appareil ? Bonjour !

Comment allez... ?

Sam Rodié ?..., vous ne vous rappelez pas ?

Je vous ai aidé à installer votre dernière boîte, même que nous avons....

C'est ça. Exactement.

Bon, dites-moi, je vous appelle parce que j'ai entendu dire, tout se sait très vite dans Paris, que vous aviez eu une petite visite la nuit dernière !

Vous n'avez pas eu d'ennuis ?

Ah ? les vaches !

Ils vous ont fermé... ? mais, ils vous ont fermé... ? Euh !... comp... complètement ?... définitivement ?...

Ah ! bon ? ? ? Tant pis !

Vous en ouvrez une autre demain soir ?

Alors vous, vous êtes étonnant ! ! ! (*Admiratif.*) Vous perdez pas de temps. (*Et il rit.*)

Non, mais non, mais vous avez raison : il ne faut pas se laisser impressionner !...

Mais alors on va sûrement pouvoir travailler ensemble ?...

Tout ce que vous voudrez. Je suis à votre entière disposition...

Je ne sais pas, moi. Dites-moi ce que vous avez besoin...

Des chaises ? De la moquette ? Des projecteurs ?... Des cigarettes ? N'importe quoi.

Des cigarettes ?

Américaines ?

Combien ?

C'est comme si vous les aviez.

10.000 francs... les 100 paquets !

Parfait. C'est vraiment un plaisir de faire des affaires avec vous.

A part ça, rien d'autre ?... Couteaux ? Fourchettes ?...

Des musiciens ? Alors ça..., ça sort tout de même un peu de mes compétences.

Quoique... attendez..., j'ai un cousin qui joue de l'accordéon ! Ça vous intéresserait p...

C'est pas le genre ?

Du folklore ?...

Non. Bon...

Très vite changeant de sujet, comme après une gaffe. Une idée lui vient...

Voyons voir... du côté nappe ?... napperons ?... serviettes ?

Du savon liquide ?

Ben quoi ? ils ne se lavent pas les mains ?...

Si, tiens. J'ai un truc nouveau : Des cendriers en plastique rose et jaune... Ah ! adorables ! On les croquerait d'autant plus qu'il y a une petite femme nue au milieu..., juste à l'endroit où l'on met la cigarette... Vous voyez ce que je veux dire... Non ? Bon ! (*Même situation.*) Et en liquide ? Gin ! Whisky ?

Vous êtes paré...

Des verres ? Des verres à whisky ?

Evidemment... spécialiste du verre à whisky.

500 la douzaine ?... Oh ! y a pas de quoi se taper le derrière par terre : je dois pouvoir faire mieux...

Quelle quantité ?

Oh ! ben y a pas de problème alors, ils seront chez vous... Mais faites-moi donc confiance, bon Dieu, puisque je vous dis que vous pouvez compter sur moi !

Sammy : l'homme des situations désespérées. Rappelez-vous bien de cela.

Allez, au revoir, Monsieur Marchetti... et bonne chance pour demain soir.

Il raccroche, cherche dans son carnet ; il fronce le sourcil, il ne trouve pas. Il passe à la page des F, trouve le numéro voulu, qu'il compose.

Allô ! allô ! je voudrais parler au sergent Robosky ? please ? RO-BO-SKY ! yes, thank you.

Allô ! Fred ?... Fred ?

Sam ! Sam... this is Sammy !

Il est complètement noir !

Sammy ! yes ! Bon, dis donc ? cigarettes ? : Camel ? Lucky ? Chester ? t'en as ?

Yes... O K !

Combien ?... Combien tu peux en faire ?

Combien ?... euh ! How many ?

No ! no !... pas assez.

Pas assez !... Too much !

Plus, plus... comment on dit « plus »... More ! More !

Yes... 5.000, 5.000... 5... *Five*... yes, yes, au prix habituel.

Same Rate !

What ?

No ! no ! no !.. no cash ! Moi ?... my ? No very Rockefeller ! 25.000 maintenant, le reste la semaine prochaine.

Dans 8 jours !... Eight days.

25 ?

75 dollars !

Seventy five dollars.

Oui. Et bien dis-donc, je ne suis pas sûr que Marylin Monroe se fasse ça toutes les 10 minutes...

Oui, oui, ça fait rien, cherches pas à comprendre.

Ok ! Ok ! duck !

Camarade... ten minutes... yes... bye... C'est facile.

Il raccroche, se passe la main dans les cheveux, regarde sa montre et dit :

5 heures 20.

Il s'accroupit sur le sol et calcule fébrilement sur sa feuille de papier ; il la regarde fixement, jette le crayon en constatant que le compte n'est pas exact. Il regarde à nouveau sa montre. Il prend son carnet, va dans la cuisine, boit au filtre à eau, revient dans le living-room en consultant son carnet. Mais le rythme a pris maintenant un caractère haletant. C'est la lutte contre la montre.

Allô ! quincaillerie du Nord ?

Bonjour, Mademoiselle, je voudrais parler à Monsieur... Vidal !

Allô ! Monsieur Vidal ?.... Samuel Rodié à l'appareil !

Bonjour, Monsieur...

Non, vous ne me connaissez pas. Je suis en train de faire quelques achats pour le compte de Monsieur Marchetti qui termine, comme vous le savez peut-être l'installation de son nouveau Night-Club.

Nous avons donc besoin d'un certain nombre de choses. et, je dois l'avouer, j'ai pensé plus particulièrement à vous. en ce qui concerne le matériel de cuisine.

Il n'y a pas de quoi ? Vous avez des fours à gaz ?

Bien. Très bien.

Le cas échéant d'ailleurs, vous vous chargeriez volontiers de l'équipement complet de la cuisine ?

Parfait... Voilà qui est utile à savoir...

Rayon accessoires, je suppose qu'il n'y a pas de problème ? Grille-pain, verrerie ? porcelaine ?..., vous avez tout cela, évidemment. Eh bien, cher Monsieur, je crois que je peux passer demain matin pour me rendre compte sur place... A quelle heure pourriez-vous, s'il vous plaît. me recevoir ?

Pas trop tôt ?

C'est parfait. Dites-moi, ce soir nous avons une petite réception..., un petit cocktail... Vous connaissez les usages... et nous sommes un peu à court de verrerie...

Oh ! en gros... disons quatre douzaines... A prendre d'ailleurs sur une commande beaucoup plus importante.... A propos, avez-vous du stock disponible en verrerie ?

Ah !... au moins 50 à 60 douzaines !... uniquement en whisky !

Eh bien ! tout cela est parfait... Je vous envoie ma camionnette pour ce premier service, si j'ose dire, et...

Ah ! si, tout de même, un petit détail... : le Prix ?

600 la douzaine ?... C'est raisonnable... Dites-moi, je suis en train de me demander... s'il ne serait pas plus rationnel, étant donné que je dérange la voiture... de prendre en une seule fois la totalité des verres ?

Cela éviterait un déplacement, vous avez raison.

Eh bien ! je crois que c'est effectivement la solution la plus sage, je vais m'y tenir. La voiture sera chez vous dans dix minutes. Et quant à moi, je viendrai comme convenu, demain matin, pour examiner le reste de la commande... Voilà, *au revoir*, cher Mon...

Je vous demande pardon !

Mais voyons, cher Monsieur ! mon camionneur n'a pas le temps matériel de venir chez moi prendre un malheureux chèque de... de ? (6 fois 6 : 36) de 36.000 francs et de vous l'apporter.

Mettez-le sur notre compte, c'est tellement plus simple. Voilà !... Alors à demain... Au revoir !

Il s'allonge sur le lit, exténué ; le tic-tac du réveil monte assez fort, puis la sonnerie du téléphone éclate.

Ah ! C'est toi, Pipo ? tu m'as fait peur ?... Où es-tu ? Tu as l'argent ?

Bon, bravo ! Maintenant, écoute-moi bien, prends un crayon, tu vas aller à l'adresse que je vais te donner... et je t'en supplie. Ne recommence pas à raler.

Tu gagnes tout de même 5.000 francs dans ton après-midi ! Après tout, c'est pas sale.

Tu sais combien se fait un conducteur d'autobus pour manœuvrer sa boîte d'épinard toute une semaine dans Paris ? 15.000 balles. Avec tout de même une certaine responsabilité que tu n'as pas. Une femme et quatre gosses que tu n'as pas non plus ! Alors, pleure pas, fais pas de discours ! T'as un crayon, un papier ! Tu notes : « Ambassade des Etats-Unis, avenue Gabriel », juste au coin de la Concorde.

Au planton tu demandes le sergent Robosky... Fred RO-BO-SKY.

Tu prononces bien ! ils ont tous à peu près le même nom !

Tu verras, c'est un grand nègre : Il t'emmène au garage... tu embarques...

Mais non, mais non, pas LUI. Qu'est-ce que tu veux que je foute avec le nègre ? Tu embarques des cartons et tu lui donnes 25.000 cash.

Oui ! Liquide !

Ben, tu as de l'argent sur toi ?

Expliquant et se forçant à être calme :

Alors sur cet argent, tu prends 25.000 francs et tu lui donnes...

Voilà !...

Ensuite tu files 35, rue... rue... Godot-de-Mauroy.

Mais non..., c'est pas loin... Euh !... Concorde... Madeleine... Tu sais c'est la rue où il y a les...

Oui, c'est ça ! les filles qui... (*Il fait le geste de long en large avec la main.*)

Eh dis donc ! Hé ! fais attention, hein !

Alors, au 35, tu verras, c'est une quincaillerie ! « La quincaillerie du Nord ». Tu demandes Monsieur Vidal — il t'attend — tu ramasses 60 douzaines de verres à whisky...

Des verres !

Et qu'il les emballe proprement, hein ! Je ne veux pas de verres cassés.

Non, non, non, pas de zèle !

A lui ! tu ne lui donnes rien ! tu te contentes de signer.

Prends un faux nom ! du Pont-la-joie !

T'as noté ?

Bon ensuite, tu emmènes ton chargement « au Capitol », boîte de nuit en haut de la rue Fontaine. Fais attention, tu auras peut-être un petit peu de mal à trouver. Ça n'ouvre que demain ! Y dois y avoir des palissades.

Oui. Eh bien, tu regarderas derrière toutes les palissades.

Quand tu y seras, tu demandes Monsieur Marchetti : *personnellement !* Il t'attend aussi... Oui, oui, oui, tout le monde t'attend.

Tu lui donnes la marchandise....

Oui, les verres et les cigarettes. T'as que ça ? Bon, alors, qu'est-ce que tu veux lui donner d'autre ?

Et tu ramasses.... tu ramasses... (*Il compte rapidement et mentalement.*) Voyons, les verres : je les paye 600, je lui vends 500 ! Au lieu de 36.000, ça fait 30.000. 30 de verres et 50 de cigarettes ! Donc tu ramasses 80.000 francs !

O K. Combien tu as sur toi ?

QUOI ? (*Il a bondi.*) Non, mais dis ? NON ! NON ! NON ! NON ! NON ! et NON ! me raconte pas de salade. Quand on loue une voiture, y a de l'essence dedans. J'ai été à l'école avant toi ! Tu me ratiboises deux billets ! Bon, n'en parlons plus. De toutes façons j'avais l'intention de te les donner.

Allez, allez, allez, perds pas de temps ! File et téléphone-moi dès que tu sortiras de chez Marchetti.

Ça faisait 200.200 moins les 2.000 de Pipo : 98.000 ; plus 80.000 de chez Marchetti. Ça fait... 178.000 ? Y a presque le compte ? (*Il se souvient de son erreur.*)

Ah non ! j'ai pas retiré les 25.000 cash pour les cigarettes... ! ça fait... (*Cette fois il calcule sur son papier.*) 178.000 moins 25.000, ça fait 153.000 ; reste... : 47.000 à trouver et il est...

Feuilletant son carnet fébrilement.

Albert... Antonio... Air liquide ? ? ? Jacques n'y est plus ! c'est pas la peine...

B) Bristol... Belmann (c'est fait), Backer ? on n'en parle plus.

D) Désiré... Denise... (Dieu seul sait où elle est, et encore) Derval, garage... *GARAGE ?...*

Garage Derval ?...

Monsieur Paul, s'il vous plaît. Il revient dans combien de temps ? (*Geste comme quoi alors... c'est inutile...*)

Non, non ! ne vous dérangez pas ! c'est pas la peine.

Il feuillette son carnet avec un coup d'œil furtif au réveil. Garage... garage... garage...

Il compose un numéro.

Allô ! Dédé ? Ici Sam ! Sam Rodié.

Ben quoi tu te rappelles pas de moi, on a fait notre service ensemble ? Ah ! Bonjour, bonhomme ! Ça fait longtemps qu'on s'est pas vus, hein ?

Bien, bien, et toi ?... t'es toujours garagiste ?

Bon ! dis donc, c'est pour ça que je t'appelle. Je veux acheter une voiture.

Ça m'est égal, pourvu qu'elle marche.

Dans les 250... 300 !

Non, mon vieux, c'est pas possible. C'est ce soir que j'en ai besoin, je m'en vais à... Cabourg !

Pas trop grosse hein ! pas un tank ?

T'as ça ? Quelle année ?

Bon état ?

Mais non, mon vieux, mais non ! J'ai confiance en toi.

Si tu me dis qu'elle est en bon état, je te crois...

Combien ?

Oui, ça va... euh !... 50.000 cash ! T'es d'accord ? et le reste à la fin de la semaine, ça te va ?

Bon, je t'envoie quelqu'un pour la chercher ! (*Coup d'œil au réveil.*) Dans dix minutes, c'est possible ?

Pourquoi des traites ? Puisque je te donne des espèces...

Quoi, des références bancaires ? Me fais pas marrer !

Des mecs qu'ont fait leur service militaire ensemble, y a pas de meilleures références. Ecoute, mon vieux, je ne sais pas si je t'entends mal ou quoi. Il y a du bruit, sur la ligne. Mais je ne comprends pas un mot de ce que tu dis !

Mais enfin, tu veux vendre ta voiture ou pas ?

Mais demain, demain, je te signerai tout ce que tu voudras, mais ce soir, j'ai pas le temps. Je te dis que j'emmène une pépée à la mer !

Ecoute, je te donne 100.000 en liquide et le reste dans une semaine. Ça va ? Je ne peux pas faire mieux...

Qu'est-ce qui m'empêche d'aller bazarder la voiture dans le premier garage venu ? Non mais, dis, Dédé ?

Tu me prends pour un escroc ! Fais attention à ce que tu dis, hein ?

Ah ! c'est vraiment pas la peine d'avoir défilé ensemble, tiens ! Décidément, on est toujours tout seul !

Bon. Ben, ta bagnole, tu peux te la garer où je pense, j'en veux plus, avec de la sciure de bois dans les changements de vitesse. Ça te fera un drôle de coussin, c'est moi qui te le dis !

Il raccroche, très en colère, mais dès qu'il a posé le récepteur sur le téléphone, la sonnerie retentit.

Eh bien ! dis donc, Pipo, t'as fait vite ce coup-ci !

Combien en tout ?

159 !... oui ! c'est à peu près ça !

Non ! non ! rien d'autre pour toi. Maintenant c'est bien fini : 159... peut-etre que j'arriverai à les calmer avec ça... Je ne crois pas d'ailleurs.

Oui ! C'est Sadelli... en personne...

Tu ne peux pas me faire plus peur que j'ai peur.

De toutes façons, je ne peux plus rien faire d'autre.

Dépêche-toi, perds pas de temps.

Oh !

Tes 7.000 francs, t'es chouette ! Ah ! tu vois que tu les avais piqués ! Allez, garde-les, va ! Tu les as bien gagnés (*Vraiment ému.*) mais dépêche-toi.

Quelle heure tu as ? Ah non ! non, tu dois avancer un peu ; moi j'ai l'heure de la Radio... Il est...

A tout de suite.

Il raccroche, l'air absent et reste là, le regard vide, dans la chambre qui s'obscurcit peu à peu. Ses yeux gonflés de fatigue parcourent lentement la pièce sans la voir et soudain s'arrêtent sur un objet.

C'est le fauteuil de sa mère. Lentement, Sammy va vers le fauteuil sans le regarder, le dépasse doucement et reste là un instant, de dos, immobile. Puis il se retourne, revient lentement sur ses pas, toujours sans regarder le fauteuil, se penche sur le divan pour prendre le téléphone et compose un numéro.

Allô ! Monsieur Belmann ?... C'est Sam ! Pour le fauteuil, vous êtes toujours d'accord ?...

NOIR

Au bout de cinq secondes le tic-tac du réveil baisse, et l'éclairage revient, mais cette fois-ci, il fait complètement nuit.

Par le vasistas et par la lucarne dans l'escalier deux rayons lumineux éclairent bizarrement la pièce. Un rayon tombe sur le lit, un autre à la place où était le fauteuil.

Sammy est debout, la tête sous le vasistas, éclairé par lui, il regarde dans le vague, juste devant lui... le fauteuil disparu...

Le téléphone sonne.

Il va doucement vers le lit. Le tic-tac est devenu pratiquement imperceptible, mais par le vasistas les lumières rouges des réclames s'allument et s'éteignent dans le noir de la rue...

Pendant quelques secondes Sammy ne bouge pas, puis décroche lentement. Il parle tout doucement.

Allô... Ah ! C'est toi, Alice ?

Je pensais à toi justement...

Il ne faut pas m'en vouloir, je ne peux pas sortir avant six heures, mais juste après on se verra...

Si, ...ça me fait même très plaisir.

Si tu savais quelle journée j'ai passée !

Oui, je t'expliquerai.

Non, maintenant ça va...

Ça s'est arrangé, tout finit toujours par s'arranger, bien ou mal.

C'est parce que je parle doucement. Je suis fatigué. J'en peux plus, et puis... j'ai besoin de tendresse.

Et il écoute ce qu'elle lui répond avec un rire très bas et en effet plein de tendresse.

Oui... oui..... oui.....

Ah ! voilà !..

Un Western ?

Un film policier ! (*Il rit très doucement.*) Tu as envie d'avoir peur ?

Ah non ! tu as envie d'avoir peur, *et* d'être à côté de moi ? (*Il rit encore de la même façon.*)

C'est drôle tout ça..., je me demande comment ça finira...

Ben, tu vois, honnêtement, je me demande si j'ai pas toujours su que j'en sortirai ?...

Ce que je fais ?... Eh bien, j'attends mon copain qui doit m'apporter de l'argent...

Non ! non ! non ! c'est sûr ! Il va arriver d'une minute à l'autre. Et puis après ?... Cet argent : je le donnerai à quelqu'un d'autre. Et puis je viendrai te rejoindre... et tu me paieras ma place au cinéma parce que je n'aurai plus un sou... Voilà..... et puis tu auras peur... et je te protégerai... (*A nouveau il rit très doucement.*) Alice !... (*Il l'embrasse doucement dans l'appareil, puis raccroche.*)

Pauvre gosse !

Le regard perdu, machinalement il met la radio. Son regard tombe sur le réveil. Pour lui-même :

Alors, Pipo ? Bonhomme ? Qu'est-ce que tu fais ? Grouille-toi, voyons ! grouille-toi !...

Il prend le téléphone, va le poser sur la table au fond, regarde le fouillis sur cette table, entreprend un vague rangement et pour ce faire, pose le téléphone qu'il avait placé sur la table devant lui sur l'escalier. Pendant ce temps il se parle, à lui-même.

Il serait peut-être temps de changer de vie, non ? Tu crois pas ?

C'est à ce moment que l'on frappe, pas très fort d'ailleurs, à la porte d'entrée située sur le palier. Il fait très sombre dans la pièce, car Sammy n'a pas rallumé depuis le début de ce tableau ; seuls, le vasistas et l'œil-de-bœuf diffusent l'éclairage clignotant des réclames et de la rue. Il se précipite dans l'escalier, pour aller ouvrir.

Ah ! tout de même... Il était temps... J'ai cru que tu n'arriverais jamais...

On l'a entendu ouvrir la porte. Celle-ci découpe sur la cloison dépolie, son ombre agrandie dans la lumière du palier. On voit Sammy reculer. Puis s'encadre dans la porte l'ombre des tueurs. Lui, recule doucement tandis qu'en silence les deux ombres s'avancent.

Sammy apparaît seul visible en haut des marches, tandis que les tueurs ont pris possession du palier.

Il est pas 6 heures !...

Monsieur Sadelli m'avait dit : 6 heures... Vous êtes en avance... Attendez un peu...

Il faut attendre un peu, je vais avoir l'argent... J'ai un copain qui l'amène... Vous me croyez pas... Attendez, bon Dieu, attendez !... Vous avez pas le droit !... Il est pas 6 heures, il est 6 heures moins 5 !.....

Mais comme en réponse, par la radio, on entend l'heure qui sonne : « Ici Radio-Luxembourg, il est 18 heures ». Et la musique reprend. L'un des tueurs commence à s'avancer. Sam essaye de fuir ; l'autre tueur a refusé la porte du palier ; ils sont dans l'obscurité. Seule la lampe pend, au bout de son fil, derrière la cloison. On entend Sammy qui crie :

Non ! non ! non ! pas ça !... Je vous en supplie, pas ça !...

Puis une sorte de hurlement qui se termine étouffé par une main sur la bouche. On voit vaguement son ombre écrasée le long de la glace ; l'un des tueurs attrape d'une main la lampe, de l'autre la tête de Sammy par les cheveux. Ils contemplent leur travail, puis satisfaits, s'en vont. Sur la glace la grande ombre de Sammy, les bras en croix.

Il geint, s'avance en titubant vers la glace du porte-manteau, attrape à son tour la lampe qui se balance, regarde sa tête, prend machinalement la serviette-éponge blanche et rouge qui est restée posée sur la tablette du porte-manteau, depuis le début de la pièce, enfouit sa tête dedans en se plaignant.

C'est à ce moment-là que la sonnerie du téléphone retentit ; Sammy regarde vaguement, et comme hébété l'appareil posé à ses pieds sur l'escalier. Il esquisse un vague mouvement, titube, s'accroche au rideau de la lucarne et s'écroule, entraînant le téléphone dans sa chute.

Sammy est par terre, dans le rayon de lumière bleue et rouge, exactement à la place du fauteuil.

Sur l'escalier, au bout de son fil, le téléphone pend et tandis que le rideau baisse doucement, on entend :

VOIX DE PIPO, *dans le téléphone.* Allô !... Allô !... Allô ! Sam ?... Sam ! réponds-moi, c'est Pipo !... Allô ! Bon Dieu, Sam ! réponds-moi, n'aie pas peur, c'est Pipo, j'te dis. Je suis en retard, mais j'ai trouvé tout le fric, j'ai vendu ma moto...

Sam ! ! ! Je te dis que j'ai vendu ma moto !...

Sam ! Bon Dieu, Sam..., réponds-moi ! Sam ! Sam ! Sam ! ! !

Et la lampe, sur le palier, se balance doucement de gauche à droite, au-dessus de Sammy qui ne répond pas.

RIDEAU

Les groseilles

l'auteur **Claude des Presles**

les personnages

Jacques
Emile, *le jardinier*
Catherine

durée : 20 minutes

scène 1

La scène se passe dans une maison de campagne.

JACQUES, *dort dans un fauteuil. Il s'éveille, regarde autour de lui.* Diable, je crois que j'ai fait un somme. Il n'y a pas d'erreur, je suis marié. (*Se levant, il s'étire. Mélancolique.*) C'est merveilleux la vie à la campagne. (*Regardant par la fenêtre.*) L'ennui, c'est que le vert est vert (*Regarde au ciel.*) et le bleu est bleu. Les peintres sont bien heureux de voir cela autrement. Et les célibataires.

scène 2

EMILE. Monsieur...

JACQUES. Qu'y a-t-il ?

EMILE. C'est la petite Kiki...

JACQUES. Quelle Kiki ?

EMILE. La petite bonne du docteur, celle qui est toute rondelette.

JACQUES. Et alors ?

EMILE. C'est la bonne du docteur.

JACQUES. Et alors ?

EMILE. Elle vient demander si nous pouvons lui céder un peu de groseilles.

JACQUES. Mais oui. Voyez cela avec Madame.

EMILE. Bien, Monsieur. (*Fausse sortie.*)

JACQUES. Dites-moi, Emile, le docteur, n'est-ce pas ce jeune homme qui passe tous les jours, plusieurs fois par jour, devant la porte ?

EMILE. C'est le docteur. Il a un grand chapeau.

JACQUES. Il s'en sert pour en envoyer des grands coups par-dessus la balustrade chaque fois qu'il passe.

EMILE. Il ne fait de mal à personne.

JACQUES. Répondez qu'il n'y a plus de groseilles. Qu'on a tout mangé.

EMILE. Tout mangé !

JACQUES. Faites ce que je vous dis.

EMILE. Bien, Monsieur. Mais quelle indigestion ! (*Se retournant vers Jacques.*) Le docteur, il va venir pour soigner Monsieur et Madame, quand il va apprendre cela. (*Il sort.*)

scène 3

JACQUES. Marié depuis moins de trois mois, enfermé au fin fond de la campagne, ayant remis le voyage de noce à plus tard, quand le besoin de distraction se fera sentir et mes finances se feront plus solides, enfuis, enfouis dans ce petit nid d'amour depuis moins de trois mois, et, déjà, voir un jeune moustachu qui rôde à la porte ! C'est incroyable. Mais on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace. Le coup de la bonne, je le connais. On l'envoie demander des groseilles, et de groseilles en aiguille, on engage la conversation, on voisine et, en avant, du jardin à la cour. Taratata. Pas à moi, mon bonhomme.

scène 4

CATHERINE. Tu es réveillé, Jacques chéri ?

JACQUES. Mais je ne dormais pas. Je réfléchissais. Je pensais à toi.

CATHERINE. Jacques chéri. (*Baisers.*) Chéri. (*S'arrachant.*) Non, il faut que j'aille voir pour les confitures.

JACQUES. De groseilles.

CATHERINE. Oui, Il y en a tellement. On ne peut pas tout manger.

JACQUES. Sûrement.

CATHERINE. Nous serions malades.

JACQUES. Tu as raison. Il faut faire des confitures. Absolument.

CATHERINE. Serais-tu aussi un homme d'intérieur ?

JACQUES. Je suis tout.

CATHERINE. C'est bien vrai. En tout cas, pour moi. Aimes-tu les groseilles ?

JACQUES. Je veux qu'on en fasse un bon usage. D'où viens-tu ?

CATHERINE. J'ai été voir le petit du jardinier.

JACQUES. Encore !

CATHERINE. Serais-tu jaloux ?

JACQUES, *poli.* Mais oui. De tout.

CATHERINE. C'est si joli, un enfant !

JACQUES. Ça fait du bruit. Nous ne nous entendrions plus.

CATHERINE. Si tu savais comme c'est gentil. Les confitures...

JACQUES. C'est vrai, les enfants, ça mange les confitures, c'est une bonne chose. Mais ça prend trop de place.

CATHERINE. Mais pas quand il est à soi. A nous.

JACQUES. Ah non ! Pas au bout de trois mois de ménage. Ma chérie, te rends-tu compte ? Tu oublierais tout de suite le père.

CATHERINE. Oh non ! Jacques chéri. Je te le jure.

JACQUES. Ah ! bah ! tu pouponnerais à ravir. Mais, moi ?

CATHERINE. Comment peux-tu dire une chose pareille ? Ne fais-je pas tout ?...

JACQUES. Eh ! le déjeuner...

CATHERINE. Oui, n'est-ce pas, c'était...

JACQUES. Ce n'était pas...

CATHERINE. Je te promets que ce soir...

JACQUES. Eh oui ! il le faut. Un bon dîner.

CATHERINE. Qu'importe, puisque nous nous aimons.

JACQUES. Il importe énormément.

CATHERINE, *déçue.* Crois-tu ?

JACQUES. J'en suis sûr.

CATHERINE. Pourquoi ? Notre amour est éternel.

JACQUES. S'il est bien nourri.

CATHERINE. La vie est un rêve.

JACQUES. La vie est une suite de jours où l'on prend deux repas par jour.

CATHERINE. C'est un détail.

JACQUES. Essentiel. L'amour souffre beaucoup des maux d'estomac.

CATHERINE. C'est horrible.

JACQUES. Eh non ! Cela devient un détail dès qu'on n'a pas à en parler.

CATHERINE. Alors, n'en parlons plus.

JACQUES. Il ne tient qu'à toi, ma chérie.

CATHERINE. Comme la vie est compliquée.

JACQUES. Plus simple, elle serait ennuyeuse.

CATHERINE. Le bonheur, c'est simple.

JACQUES. C'est son seul défaut.

CATHERINE. Comment se fait-il ? Je suis heureuse et je suis inquiète. Et toi ?

JACQUES. Je suis heureux et je suis tranquille. Tes confitures seront sûrement excellentes.

CATHERINE. Il y a tant de groseilles au jardin.

JACQUES. Elles ne sont pour personne.

CATHERINE. Pour qui pourraient-elles donc être ?

scène 5

EMILE. C'est le courrier.

CATHERINE, *prenant le courrier.* Merci, Emile.

JACQUES, *prenant le courrier des mains de Catherine.* Merci.

EMILE. Le facteur repassera tout à l'heure, au retour de sa tournée. Si Monsieur et Madame ont quelque chose à donner à la poste.

JACQUES. Bien.

CATHERINE. Merci, Emile.

EMILE, *après une fausse sortie.* Pour les groseilles...

CATHERINE. Tout à l'heure...

JACQUES. Des confitures, Emile. Vous entendez. Des confitures.

EMILE, *triste.* Bien, Monsieur.

CATHERINE. Ne te donne pas ce mal, mon chéri. Je verrai cela tout à l'heure. (*A Emile.*) Tout à l'heure.

EMILE. Bien, Madame. Bien, c'est une façon de parler. (*Il sort.*)

scène 6

JACQUES. Une lettre pour toi.

CATHERINE. Merci. Et pour toi, chéri ?

JACQUES. Rien. Le journal. Des factures. Qui t'écrit donc ici ? Ce n'est pas ta mère.

CATHERINE, *après avoir ouvert la lettre, regarde la signature.* Tiens, c'est Henriette.

JACQUES. Qui est-ce, Henriette ?

CATHERINE, *lisant.* Ma cousine.

JACQUES. Cette jolie blonde qui était à notre mariage ?

CATHERINE, *faisant la moue.* Oh ! jolie...

JACQUES. Fichtre oui ! Et quelle cour ! L'oncle Jules en est passé du rouge au pourpre.

CATHERINE. C'est une fofolle.

JACQUES. Les hommes adorent cela.

CATHERINE, *inquiète.* Pas tous !

JACQUES. Les sots. Mais tu n'ignores pas qu'ils sont très nombreux.

CATHERINE. Avant de te connaître, ils me semblaient tous bêbêtes.

JACQUES. N'est-ce pas ?

CATHERINE, *lisant.* Oh ! quel ennui !

JACQUES. Quoi donc ?

CATHERINE. Cette folle veut venir nous voir.

JACQUES, *pas très convaincu.* Quel ennui !

CATHERINE. Quel sans-gêne, après trois mois de mariage.

JACQUES. Oui, trois mois.

CATHERINE. Même pas.

JACQUES. Trois mois.

CATHERINE. La pauvre, elle s'ennuie...

JACQUES. Pourquoi ?

CATHERINE. Elle s'est mariée sans amour.

JACQUES. Elle a l'air gaie.

CATHERINE. Elle a une vie effrayante.

JACQUES. Son mari la bat ?

CATHERINE. Lui ? C'est la crème des hommes.

JACQUES. C'est affreux. Est-ce que je le connais ?

CATHERINE. Il était au mariage.

JACQUES. Je ne me souviens pas.

CATHERINE. Il court. Il a beaucoup d'argent et Henriette, beaucoup de caprices. Au mariage, elle a voulu changer de gants. Il est allé les chercher. Mais ils n'étaient pas dans la bonne boîte.

JACQUES, *riant.* Je vois. Quelle maîtresse femme !

CATHERINE. Une folle qui veut qu'on lui fasse la cour.

JACQUES. Où comptes-tu la mettre ici ?

CATHERINE. Mais, nulle part.

JACQUES. Comment cela ?

CATHERINE. La recevoir ici ? Au bout de trois mois de mariage ! Alors que je suis tellement heureuse. Cette évaporée ! Elle veut venir parce qu'elle est jalouse de mon bonheur, sûrement. Tu penses ! Trois mois sans nouvelles de moi. Elle doit se dessécher.

JACQUES. Peut-être aime-t-elle les confitures de groseilles ?

CATHERINE. Elle, snob comme elle est ! Elle n'aime que les ananas. Et puis c'est une coquette. Elle voudra que tu lui fasses la cour.

JACQUES. Je sais recevoir. Je la lui ferai.

CATHERINE. Mais je ne veux pas. Je t'en prie, ne plaisante pas. Je me connais ! Je serais insupportable, je bouderais, je ferais des scènes.

JACQUES. Ne me tente pas.

CATHERINE, *au bord des larmes.* Ce serait épouvantable.

JACQUES. Bon. Mais quel prétexte inventer ?

CATHERINE. Sois tranquille, je trouverai. J'ai trouvé.

JACQUES. Quoi donc ? Les confitures ?

CATHERINE. Ce voyage en Espagne que tu m'as promis.

JACQUES. C'est bien loin.

CATHERINE. Allons à la mer.

JACQUES. La saison est bien avancée.

CATHERINE. C'est vrai. Mais, alors...

JACQUES. Tu vois. Pas de prétexte. D'ailleurs, une cousine, c'est de la famille.

CATHERINE. Justement. Oh ! je trouverai. Je m'en charge.

JACQUES. Soit. Mais on va se moquer de moi, me traiter de vieux jaloux, dire que je te séquestre.

CATHERINE. Tant mieux.

JACQUES. La politesse...

CATHERINE. Au diable la politesse !

JACQUES. Ce n'est pas possible, voyons, Catherine !

CATHERINE. Voyons, tu voudrais que moi, connaissant Henriette comme je la connais — tu penses, c'est ma meilleure amie ! — tu voudrais que je l'introduise ici, près de toi ?

JACQUES. Je ne la connais pas.

CATHERINE. Heureusement ! Sans cela, je t'assure, il faudrait appeler le médecin.

JACQUES, *bondissant.* Quel médecin ?

CATHERINE. Je ne sais pas, moi. Je veux dire qu'il faudrait être fou.

JACQUES. Ah bon ! Mais qu'as-tu à craindre, ma chérie ? Tu es si belle ! Et puis, tu es ma femme.

CATHERINE. Chéri ! Mon chéri !

JACQUES. Nous ne pouvons vivre éternellement cloîtrés ici tous les deux.

CATHERINE. Oh ! moi, je veux bien.

JACQUES. Rien de tel qu'un tiers de temps en temps pour nous apprécier l'un l'autre.

CATHERINE. De temps en temps ! Tu ne connais pas Henriette. Ce sera l'invasion, le typhon, la tempête entrant ici avec elle. Nous courrons la campagne, inviterons les voisins.

JACQUES. Ah ! diable !

CATHERINE. Ce seront des pique-niques, des parties, des invitations. Plus de tranquillité, plus de repos, plus de solitude. Il lui faudra toujours du bruit et toujours ton bras.

JACQUES. Ce sera drôle.

CATHERINE. Ce sera infernal. Tu ne la connais pas.

JACQUES, *début d'impatience.* Je sais.

CATHERINE. Et moi, je souffrirai.

JACQUES. Je sais respecter les convenances.

CATHERINE. Les convenances ! Tu parles de convenances. C'est horrible. Jacques, tu ne m'aimes plus. Je retourne chez ma mère.

JACQUES. Déjà ! Mais tu es folle. Que me sors-tu là ? Tu perds la tête.

CATHERINE. Après trois mois de mariage ! Me refuser cela !

JACQUES. C'est ridicule. Je ne veux pas du ridicule. C'est ridicule. Elle viendra.

CATHERINE. Moi, je dis qu'elle ne viendra pas !

JACQUES. Que dis-tu ? Qu'est-ce que cela signifie ? Qui commande ici ? Tu ne veux pas. C'est tout ce que tu trouves ? Mais tu es folle. Je te laisse. Reprends tes esprits. Crois-moi, les coups de tête ne sont pas un bon moyen avec moi. (*Il sort.*)

scène 7

CATHERINE. Que je suis malheureuse ! Je partirai ce soir même chez ma mère. Partir. Je suis complètement folle ! J'ai été stupide, ridicule. Ma mère avait bien raison, il ne faut pas trop montrer aux hommes qu'on les aime. Et, pourtant, c'est si bon d'aimer. D'avoir confiance. De s'abandonner. Presque aussi bon que ce qu'on a rêvé. Et Dieu sait ! Mais voilà, il faut que cela dure. (*Résolue.*) Bon, il faut que cela dure. Eh bien ! cela durera !. (*Elle sort.*)

scène 8

JACQUES, *à la cantonade.* J'ai dit non, c'est non. Je me moque éperdument que la servante du docteur soit gironde. Pas de groseilles pour Kiki. Ah ! mais, qu'est-ce que c'est que cette maison ? Qui commande ici ? Et toi... (*Voyant qu'il est seul.*) Où est-elle donc ? Je suis marié et je suis seul. Où est-elle donc ? (*Appelant.*) Catherine ! Ma femme, ma Catherine, si douce. Une scène pareille ! Elle est jalouse. La tigresse. C'est charmant. Mais la sortie m'a donné envie de voir cette Henriette folle. Je ne me croyais pas ainsi fait. Serais-je un conquérant ? (*Il se regarde dans la glace.*) Diable ! Il me semble que j'étais mieux que cela quand j'étais célibataire. Il faudrait pourtant bien savoir...

scène 9

CATHERINE, *avec une nouvelle robe, très gaie.* Chéri !

JACQUES, *se retourne.* Fichtre ! Qu'elle est jolie !

CATHERINE, *feignant de n'avoir pas entendu.* Chéri, je viens te demander pardon.

JACQUES, *hypocrite.* De quoi donc ?

CATHERINE. De ma scène de tout à l'heure. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'étais fatiguée, nerveuse.

JACQUES, *généreux.* Ah bah ! Les confitures...

CATHERINE. Si, si. Je viens d'écrire à Henriette. (*Lui tendant le pli.*) Tiens. Nous la recevrons avec plaisir. Le jour qu'elle voudra...

JACQUES, *prenant la lettre.* Chérie, tu es l'adorable Catherine de toujours.

CATHERINE. Non, non. Une autre. Et qui te plaira davantage.

JACQUES, *un peu inquiet.* Ce n'est pas possible. Regarde-moi. Qu'as-tu ?

CATHERINE. Moi, rien. Tu vois, je souris.

JACQUES. Justement. Pourquoi souris-tu ?

CATHERINE. Parce que je viens de te faire plaisir.

JACQUES. Es-tu sûre ?

CATHERINE. Ne t'ai-je pas fait plaisir ?

JACQUES. Si, mais encore ?

CATHERINE. Parce que j'ai eu une idée.

JACQUES, *inquiet.* Nous y voilà.

CATHERINE. Oui. Tu te souviens de la lettre d'hier ?

JACCQUES. Quelle lettre ? Tu as reçu une lettre hier et tu ne m'en a pas parlé ?

CATHERINE. Mais si. La lettre de Robert.

JACQUES. Quelle lettre ? Quel Robert ?

CATHERINE. Mon ami d'enfance. Il est de retour en France.

JACQUES. Première nouvelle.

CATHERINE. Bonne nouvelle. Il m'écrivait pour venir me... nous voir. Je vais lui répondre que je... nous l'attendons.

JACQUES. Mais...

CATHERINE. Comme cela, Henriette ne sera pas seule. Et moi non plus.

JACQUES. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

CATHERINE. Rien de plus simple.

JACQUES. Et ce Robert ?

CATHERINE. C'est Robert.

JACQUES. Mais où allons-nous le mettre ? Ce n'est pas grand ici.

CATHERINE. Ne t'en préoccupe pas. Ce sont des soucis pour la maîtresse de maison. Je mettrai Henriette dans la chambre rose.

JACQUES. Tout au bout.

CATHERINE. Et Robert dans la chambre bleue.

JACQUES. Ah non ! C'est trop prêt de nous.

CATHERINE. C'est plus près d'Henriette !

JACQUES. Je lui céderai mon bureau. Le divan est excellent.

CATHERINE. Tu vois, tout s'arrange.

JACQUES. Je ne me souviens pas du tout de ton Robert. Comment est-il ?

CATHERINE. Mais si. Tu sais, ce grand et beau garçon à la moustache blonde. Il a vingt-huit ans. Tu sais, celui qui a eu tant de succès. Nous nous entendions si bien. Le cher Robert ! Quelle joie de le revoir ! Tu verras, tu l'aimeras beaucoup. Henriette aussi. Je suis sûre qu'elle l'a remarqué à notre mariage.

JACQUES. Mais tu me disais qu'il vient de rentrer en France.

CATHERINE. C'est vrai, où avais-je la tête ? Tu vois que tu le connais. Comme le séjour va être agréable et gai ici ! Il y a la chasse, il y a la pêche.

JACQUES. La pêche !

CATHERINE. Ah ! il faut que je lui écrive vite. Le facteur ne va pas tarder à passer. Et Henriette sera si contente.

JACQUES. As-tu sa lettre ?

CATHERINE, *tendant la lettre d'Henriette.* Oui.

JACQUES. Non. Celle de Robert.

CATHERINE. Euh ! Oui. Ah non ! j'ai dû la laisser dans ma chambre.

JACQUES. Va la chercher.

CATHERINE. Oui. (*Se mettant au bureau.*) Oh ! mais il faut faire vite. Je lui écris un mot tout de suite pour le donner au facteur en même temps que celui pour Henriette. (*Elle écrit.*)

JACQUES. Crois-tu ?

CATHERINE. Mais oui. Tu as raison. Il ne faut pas que l'on puisse dire que tu me séquestres. (*Elle écrit.*) Et puis, il y a les convenances.

JACQUES. Chérie !

CATHERINE. Oui !

JACQUES. Ce petit voyage à la mer...

CATHERINE. Hélas ! quel dommage que la saison soit tant avancée !

JACQUES. Oui. C'est dommage. C'est bien dommage.

CATHERINE. Bien trop avancée. (*Posant la plume.*) Voilà. (*Elle plie la lettre.*) Heureusement que tu es un homme d'ordre. Voici les enveloppes. (*Elle en prend une.*) L'adresse. (*L'écrit.*)

JACQUES. Chérie !

CATHERINE. Oui.

JACQUES. Décidément, je crois que ce voyage en Espagne...

CATHERINE. C'est si loin.

JACQUES. Qu'importe. Tous les deux, nous irions au bout du monde.

CATHERINE, *tendre.* Chéri !

JACQUES. Et puis nous avons le temps.

CATHERINE, *de plus en plus tendre.* Chéri ! Tout le temps. Mais Henriette ?

JACQUES. Tu sais. Je vais te faire un aveu. Cette lettre que tu lui as écrite, je n'avais pas l'intention de la faire partir.

scène 10

EMILE. Monsieur, c'est le facteur qui passe.

CATHERINE. Qu'il attende.

JACQUES, *à Emile.* Mais non. Qu'il n'attende pas. (*A Catherine.*) Voyons, c'est un fonctionnaire.

CATHERINE, *lui prenant la lettre destinée à Henriette.* Tenez, donnez-lui celle-ci.

JACQUES, *la saisissant au vol.* Pourquoi ? Comment ? Mais tu lui écris...

CATHERINE, *malheureuse,* Donne la lettre.

JACQUES. Pourquoi ? Que lui écris-tu donc à cette cousine ?

CATHERINE, *embarrassée.* Jacques chéri, me pardonneras-tu ?

JACQUES, *voulant ouvrir la lettre.* Quoi donc ?

CATHERINE, *l'arrêtant.* Chéri !

JACQUES. Tu te moques de moi.

CATHERINE, *confuse.* Je lui écris...

JACQUES. Quoi donc ?

CATHERINE. De ne pas venir... N'est-ce pas ce que tu désires ?

JACQUES. Coquine !

EMILE. Si je comprends bien, il n'y a pas de lettre.

JACQUES. Vous ne comprenez rien.

CATHERINE. C'est un homme !...

JACQUES, *donnant la lettre à Emile.* Et toi une traîtresse.

CATHERINE. Pas de cousine... (*Déchirant la lettre destinée à Robert.*) ... Pas d'ami d'enfance.

JACQUES, *lui tendant les bras.* Chérie !

CATHERINE, *s'y précipitant.* Rien que nous deux.

JACQUES, *l'enlaçant.* Mais, de grâce, un bon dîner.

CATHERINE. Mais les confitures...

JACQUES. Pour deux. Rien que pour deux. (*Baiser.*)

EMILE. Déjà le dessert. Je crois que je vais quand même donner des groseilles à Kiki. (*Après un regard au couple.*) Il faut qu'il y en ait pour tout le monde.

Il sort pendant que tombe le

RIDEAU

Robert Thomas raconte :

ALCOOL

de Jacques Robert

« Alcool », comédie en 3 actes
de Jacques Robert,
a été créée le 25 mai 1961 à l'A.B.C.
(Direction Léon Ledoux).
Mise en scène de Christian-Gérard.
Décor de Yves Faucheur.
Distribution suivante :

Bosco	**Michel Simon**
Martial	**Raymond Souplex**
Le jeune homme	**Roger Dumas**
Monsieur Barel	**Robert Burnier**
Le G. I.	**Roger Landy**
Zook	**Pierre Paulet**
Le consommateur	**Louis Falavigna**
Billy Rizzou	**Med Hondo**
Un client	**Claude Armel**
Maurice	**Jean-Michel Petot**
Maryse	**Ginette Leclerc**
La jeune fille	**Liliane Robin**
La petite Poule	**Sophia Dantès**

Lorsque l'aube de Paris se met à bleuir le Sacré-Cœur, les carreaux du petit café-tabac prennent un éclat chantant... Voilà que le patron range ses verres, essuie les tables et balaie les paquets de cigarettes broyés par les mains amoureuses de la clientèle... Le patron regarde le dernier client, un homme assis au fond de la salle devant une pile de soucoupes. Un homme un peu grisonnant, au visage buriné mais avec deux grands yeux clairs, presque enfantins, qui fixent le vide...

— *On va fermer, Monsieur, il est cinq heures...*
— *Un grand calvados !...*

Le patron lève les épaules, s'approche avec le verre.

— *Il faut vous coucher, Monsieur...*
— *Oui, mais où ?*
— *Chez vous !*
— *Je ne sais plus où c'est... J'ai oublié.*
— *Et votre travail ?*
— *Fini.*
— *Que faisiez-vous ?*

Sans un mot, l'homme relève ses mains, fait jouer ses manchettes, comme un vieux magicien fatigué. Son petit doigt en l'air, il fait voltiger le verre...

— *Merveilleux barman,* se dit le patron. *Ça se voit au coup de poignet... Et vous avez perdu votre place ?*

— *Pire... J'ai perdu ma vie...*

Alors l'homme se laisse aller en arrière avec un soupir de vieux chien blessé et il parle..., parle..., parle...

Je m'appelle Bosco. Jusqu'à cette nuit, j'étais barman au « Crocodile », rue Fontaine. Bon boulot. Vie calme. Un fils qui fait des études. Ma fierté. (Je ne suis pas la sienne.)

J'étais un homme en pleine forme. J'avais trouvé mon équilibre avec ma belle clientèle. Et j'avais oublié mon passé... Mon passé s'appelait Maryse. Une belle fille ! De la croupe, de la mâchoire, du réflexe et de la cervelle, chose plus rare ! Maryse, ce n'est pas le genre jolie bourgeoise pour appartement 3 pièces, ni la starlett pour week-end, ni la dactylo pour amitié prolongée... ! Maryse était une femme. Une vraie. De celles qui vous rendent ivres...

Ce qu'elle a pu m'en faire voir ! Voir seulement. Car je n'ai jamais pu la toucher, la garce ! Strip-tease et bas les pattes ! Le calvaire du cardiaque !

Pour mon malheur, elle avait un mari. Un musicien nommé Martial. Quelle sale race, ces musiciens ! Ça vit dans la valse à trois temps. Ça ne veut pas se battre. Pour Maryse, moi, je me serais battu ! Elle m'y poussait. Elle attendait avec impatience son fait-divers dans « France-Soir ». Son article pour elle toute seule. Elle me le réclamait comme un bijou, une fourrure. Elle me narguait avec son souffleur de clarinette, pour m'exciter... Je me suis mis à boire... Alcool et Amour, ça commence par la même lettre.

Un soir, Maryse a eu son cadeau. J'ai attrapé un couteau de cuisine et crac, crac, crac dans le buffet du musicien.

« Pas de parties vitales touchées, m'a dit le juge. Une chance pour vous... Dix-huit mois de prison, c'est donné. » Juste le temps de réfléchir que j'avais été joué, car Maryse et son type levèrent l'ancre... en quête de nouvelles émotions.

Je sors de prison, je prends le bar du « Crocodile ». Je fais des économies pour mon gosse qui va passer ses examens. De bons clients, comme ce joli-jeune-homme qui rêve d'être aimé pour autre chose que sa beauté et ce fils-inconnu-d'un-homme-célèbre qui traîne son ennui... Du bar, je les regarde comme un capitaine de navire ses passagers. La belle vie. Le cœur et le foie tranquilles, car je suis au lait écrémé matin et soir.

La clarinette du dancing d'en bas a cassé sa pipe. A force de souffler, ils se pètent quelque chose. J'attends un remplaçant. Une ombre pousse la porte. Je regarde : C'est Martial ! Et avec une sale bille. Je lui demande tout de suite : — « Et Maryse ? »... — « Morte, il me dit, au port d'Hambourg, noyée... » Moi l'assassin raté et lui la victime ratée, on se regarde comme deux orphelins. C'est idiot, non ? Pauvre Martial ! Je lui sers son quart champagne bien givré et je lui en fiche plein les yeux avec mon verre de lait.

Le temps de descendre annoncer au dancing que j'ai trouvé un autre souffleur de bignou, voilà que je retrouve au bar un beau châssis féminin perché sur un tabouret. Quelle gifle du passé ! Maryse ! Maryse vivante ! Oui, ce tordu de Martial m'avait menti. Maryse vivait ! Elle était là avec tous les clients autour, comme des mouches... Maryse me sourit, me dit des mots, m'entortille, je perds pied... Martial souffle son premier tango, Maryse rit... rit... Je sens ma tête qui chavire, comme si j'avais trente whiskys dans la cravate... Alors, ce soir-là, je me suis remis à boire... Tant qu'à faire !

C'est devenu intenable. L'alcool court dans mes veines. Cette femme me rend fou et elle le sait. Lorsque je m'écroule ivre-mort, elle rit. J'entends toujours son rire dans ma tête... Pour me faire boire davantage, elle se met à flirter avec le joli-jeune-homme. Pauvre mignon, prêt à tout, à tuer père et mère. Elle poursuit son fait-divers.

Incapable de travailler, je cède mon bar au fils-inconnu-d'un-homme-célèbre, qui trompe ainsi son oisiveté. Maryse alors me mène à mon destin les yeux fermés, comme un sphinx blond. Sa taille danse en marchant, sa voix est chaude comme un coup de soleil... Pour essayer de ne plus penser à elle je bois de la vodka, du gin, du vin rouge, du whisky, du calvados, de la manzanilla... Ce n'est plus un foie que j'ai, c'est l'O. N. U. ! Elle est toujours là. Elle me colle à l'esprit. Elle change de robe et d'idée comme un caméléon. Tantôt elle accepte une nuit au George-V (adieu mes économies et les études de mon pauvre gosse !). Tantôt elle organise un coup avec le joli-jeune-homme. Ou alors elle veut que je trucide *encore* ce pauvre Martial ! Une chose ratée, ça ne se recommence pas ! L'Enfer, ce doit être du gâteau à côté de ce que j'ai enduré ! Il fallait mieux qu'elle crève... qu'elle crève....

Dans le bar du « Crocodile », nous sommes tous là, tous les hommes qu'elle a fait marcher et qui ne veulent plus. Un vrai tribunal. Et j'ai l'accusation en main. Elle ne m'échappera pas ! Un faux suicide pour la police. Tout est prévu... Et elle arrive ! Plus belle que jamais. Les lumières de Pigalle lui font un diadème... Changeante et brûlante Maryse, tu es comme la soif de l'alcool, impossible à vaincre... On lui dit qu'elle va mourir. Elle rit encore. Elle ne nous croit pas... Elle ne nous croira jamais ! Elle nous connaît bien. Nous sommes des guignols dans ses jolies pattes de tigresse. Personne n'ose se servir du revolver... Même pas moi. Et cet idiot de Martial qui me désarme !... Tout est fini... Ce n'est plus une histoire d'alcool à 90°, c'est du bouillon Kub, de la limonade... J'ai tout raté. Même sa mort.

Et voilà qu'un beau type, un amerloque avec un chapeau de cow-boy, lui dit qu'il l'aime et qu'il l'emporte au bout du monde... Il n'y a de la chance que pour les garces !

Et moi, Bosco, qu'est-ce que je vais devenir ? Mon gosse va me regarder avec de drôles d'yeux. Je ne veux plus rentrer à la maison. Je veux oublier... oublier... oublier ! Il n'y a plus de Maryse, mais il a toujours heureusement de l'alcool... Patron, un double whisky !

R. T.

Robert Thomas a vu "ALCOOL"



LE BARMAN ESTIME QUE AMOUR, ASSASSINAT ET ALCOOL, ÇA COMMENCE PAR LA MÊME LETTRE...

MARYSE, QUELLE FILLE ! DE LA MACHOIRE, DU RÉFLEXE, DE LA CERVELLE ! A LA REGARDER SEULEMENT, NOUS SOMMES TOUS DEVENUS IVRES...







(*Photos Bernand.*)

MARYSE SAIT CE QU'ELLE VEUT : UN FAIT DIVERS. ALORS STRIP-TEASE ET BAS LES PATTES ! LE CALVAIRE DU CARDIAQUE

TU NE VOIS DONC PAS QUE CETTE GARCE NOUS MÈNE A NOTRE PERTE COMME UN SPHINX ?

MARYSE, PLUS BELLE QUE JAMAIS ! LES LUMIÈRES DE PIGALLE LUI FONT UNE AURÉOLE...









SPECTACLES DE PARIS

« LA VISITE DE LA VIEILLE DAME », DE FRIEDRICH DURRENMATT, EST UNE NOUVELLE RÉUSSITE A L'ACTIF DE LA COMÉDIE DE L'EST AU COURS DE SA... VISITE PARISIENNE AU THÉATRE DE L'AMBIGU. VALENTINE TESSIER Y CAMPE UNE EXTRAORDINAIRE VIEILLE DAME, SOUS LES REGARDS DÉFÉRENTS ET ADMIRATIFS D'ANDRÉ POMARAT, HUBERT GIGNOUX, CLAUDE PETITPIERRE ET JACQUES BORN (DE G. A DR.). UN SPECTACLE A VOIR

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR, A LA CITÉ UNIVERSITAIRE, CONSTITUENT UN JOYEUX SPECTACLE ANIMÉ PAR JACQUES FABBRI, QUI INCARNE UN FALSTAFF HAUT EN COULEURS, ALLÈGREMENT MALMENÉ PAR PAULETTE FRANTZ ET FRANÇOISE SEIGNER



LA COMPAGNIE CLAUDE VERNICK INAUGURE, AVEC « LA ROSE ET LA COURONNE », UN NOUVEAU THÉÂTRE D'ESSAI. SON SPECTACLE NE MANQUE NI DE COURAGE, NI D'AMBITION



« LA TROISIÈME VEUVE », DE MICHEL GRAY, ESSAIE DE RETROUVER, AU THÉÂTRE DAUNOU, LA VEINE MACABRE ET HUMORISTIQUE D'YVES MIRANDE QUAND IL ÉCRIVAIT « OCTAVE OU BEAUCOUP DE BUIS POUR RIEN ». HENRI GARCIN, COUREUR DE DOT IMPÉNITENT, ET JACQUELINE JEHANNEUF, VEUVE JOYEUSE, FORMENT UN COUPLE SYMPATHIQUE ET PEU COMPLEXÉ



Théâtre des Nations

KLAUS KAMMER EST UN « RASKOLNIKOFF » D'UNE INQUIÉTANTE LUCIDITÉ DANS LA VERSION ALLEMANDE DU SCHLOSSPARK-THEATER DE BERLIN, D'APRÈS LE CHEF-D'ŒUVRE DE DOSTOIEVSKI

Page suivante :

PILAR LORENGAR EST L'HÉROINE A LA VOIX CHAUDE DE « LA FLUTE ENCHANTÉE » DE MOZART, DANS UNE PRÉSENTATION DU THÉATRE DE LA MONNAIE DE BRUXELLES, QUI RECUEILLIT LES SUFFRAGES DES MÉLOMANES EN DÉPIT DE DÉCORS ET COSTUMES DISCUTABLES DE THIERRY BOSQUET

LES BALLETS DU XXe SIÈCLE DE LA MONNAIE DE BRUXELLES ONT OFFERT UN PROGRAMME D'UNE RARE QUALITÉ ARTISTIQUE DANS « LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX », DE KURT WEILL ET BERTOLD BRECHT (CI-DESSOUS), ET « DIVERTIMENTO », UNE IMPROVISATION DE MAURICE BÉJART (A DROITE)





(*Photos Pic.*)



TOUS LES SUCCÈS THÉATRAUX A VOTRE DISPOSITION

« L'AVANT-SCENE » est essentiellement une revue diffusée sur abonnement. Cependant, notre service librairie est en mesure, dans la limite des exemplaires encore disponibles, de mettre à la disposition de nos nouveaux lecteurs les titres suivants parus dans les numéros des différentes séries du catalogue complet (celui-ci est envoyé gratuitement sur demande).

Collection « L'AVANT-SCENE »

UN NOMME JUDAS, Claude-André Puget et Pierre Bost.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, Pirandello, A.-M. Comnène.
LES OISEAUX DE LUNE, Marcel Aymé.
LE MAL COURT, Jacques Audiberti.
L'ŒUF, Félicien Marceau.
OURAGAN SUR LE CAINE, H. Wouk, J.-A. Lacour.
PROCES A JESUS, Diego Fabbri, Th. Maulnier.
PATATE, Marcel Achard.
ARDELE OU LA MARGUERITE, J. Anouilh.
DOUZE HOMMES EN COLERE, R. Rose, A. Obey.
LE JOURNAL D'ANNE FRANK, Goodrich-Hackett-Neveux.
ONCLE VANIA, Tchekov, G. et L. Pitoëff.
LA TETE DES AUTRES, Marcel Aymé.
VU DU PONT, A. Miller, M. Aymé.
L'EFFET GLAPION, Jacques Audiberti.
LA PETITE MOLIERE, J. Anouilh - R. Laudenbach.
UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE, U. Betti.
GOG ET MAGOG, R. Mac Dougall, G. Arout.
LA CERISAIE, A. Tchekov, G. Neveux.
PIEGE POUR UN HOMME SEUL, Robert Thomas.
LE SIGNE DU FEU, D. Fabbri, Th. Maulnier.
L'ETOUFFE-CHRETIEN, Félicien Marceau.
LA VOLEUSE DE LONDRES, Georges Neveux.
CHER MENTEUR, Jérôme Kilty, Jean Cocteau.
LA NUIT DES ROIS, W. Shakespeare, Nicole et Jean Anouilh.
L'IDIOTE, Marcel Achard.

Collections diverses

LE PRINCE DE HOMBOURG, Von Kleist.
LE MAL D'AMOUR, Marcel Achard.
LES ŒUFS DE L'AUTRUCHE, André Roussin.
BON WEEK-END, Mr. BENNETT, A. Watkyn adapt. P. de Beaumont.
RHINOCEROS, Eugène Ionesco.
LA JUMENT DU ROI, Jean Canolle.
LES CROULANTS SE PORTENT BIEN, Roger-Ferdinand
LA COLLECTION DRESSEN, M.-G. Sauvajon.
UN HOMME COMME LES AUTRES, A. Salacrou.
LES POSSEDES, Albert Camus, d'après Dostoievski.
LA HOBEREAUTE, Jacques Audiberti.
LA PUNAISE, W. Maiakowski.
LA JALOUSIE, Sacha Guitry.
LA PAIX DU DIMANCHE, John Osborne.
LUCIE CROWN, J.-P. Aumont, d'après I. Shaw.

Envoi franco : 2,50 NF le numéro
Etranger : 3 NF
Catalogue complet sur demande

Nos prochains numéros :

L'AVANT-SCENE DU CINEMA

15 juin :
« L'Enclos » Armand Gatti
« On vous parle » Jean Cayrol
« Charlotte et son Jules » J.-L. Godard

L'AVANT-SCENE DU THEATRE

1er juillet :
« L'Hurluberlu » Jean Anouilh
« Woyzeck » G. Büchner - Lou Bruder

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 35
PRIX DU NUMERO :
2,50 NF — ETRANGER : 3 NF
BELGIQUE : F.B. 30
SUISSE : F.S. 2,50